



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

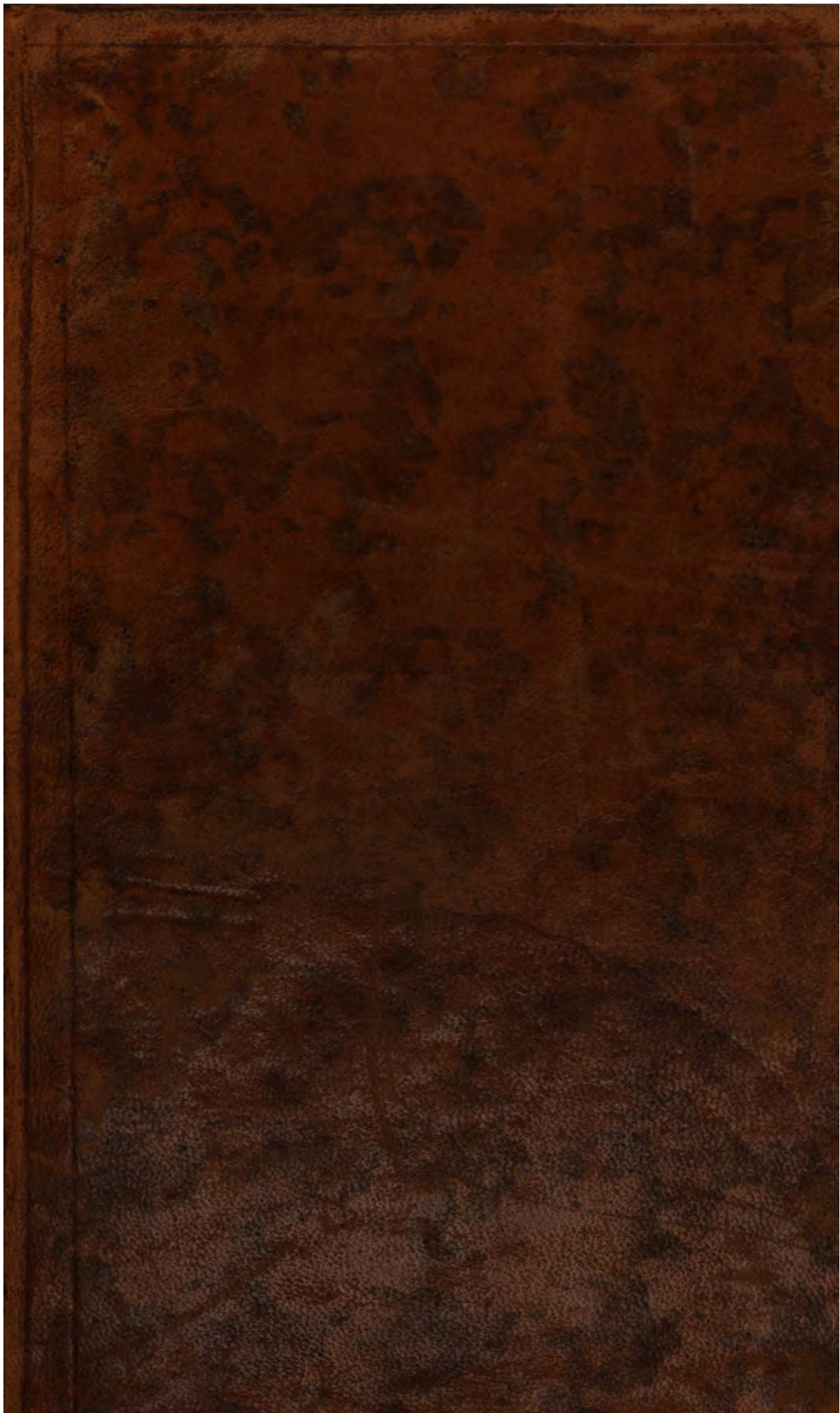
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

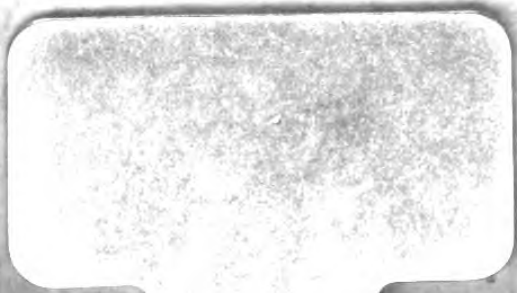


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



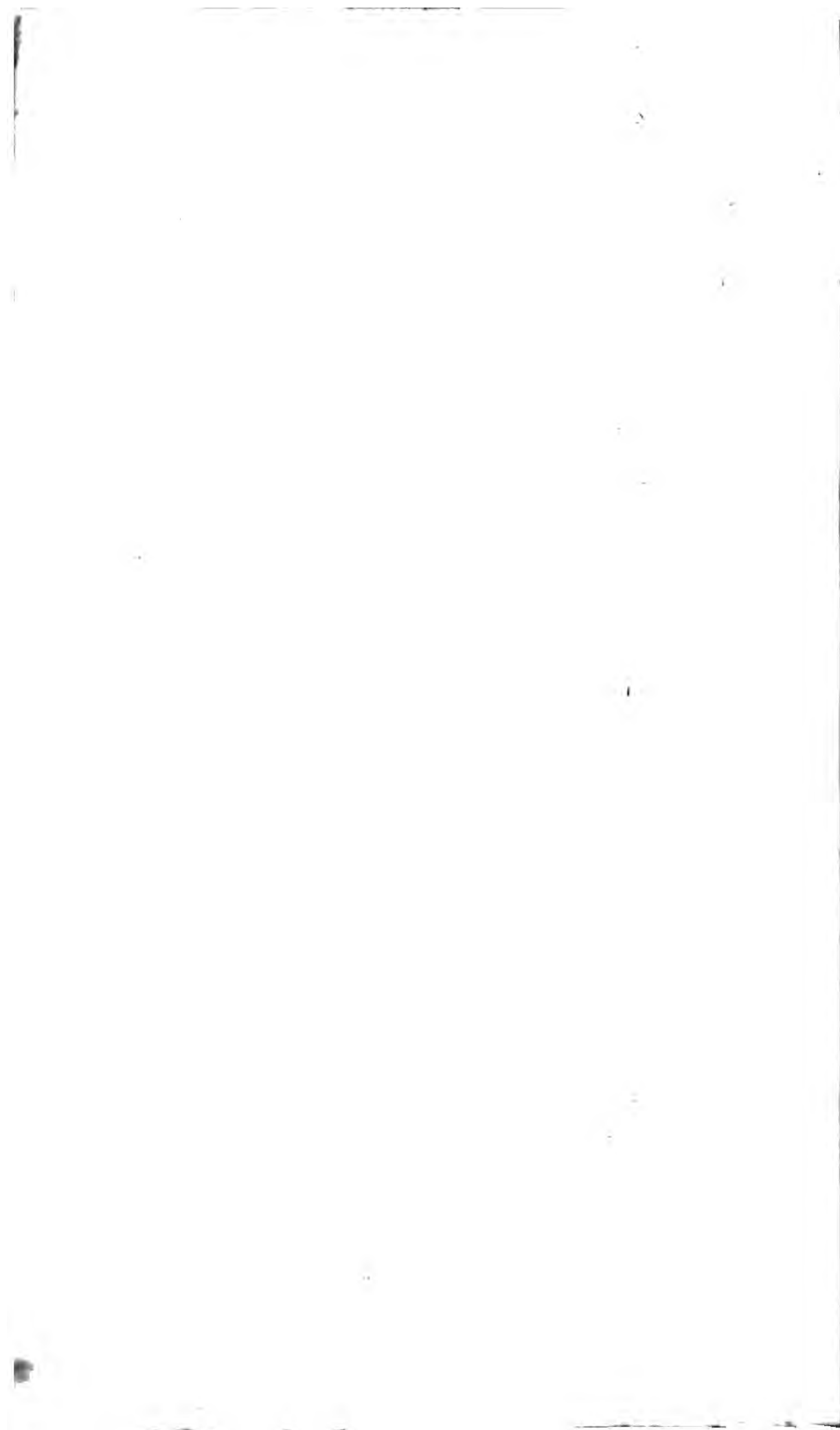
25

276. a, 13.



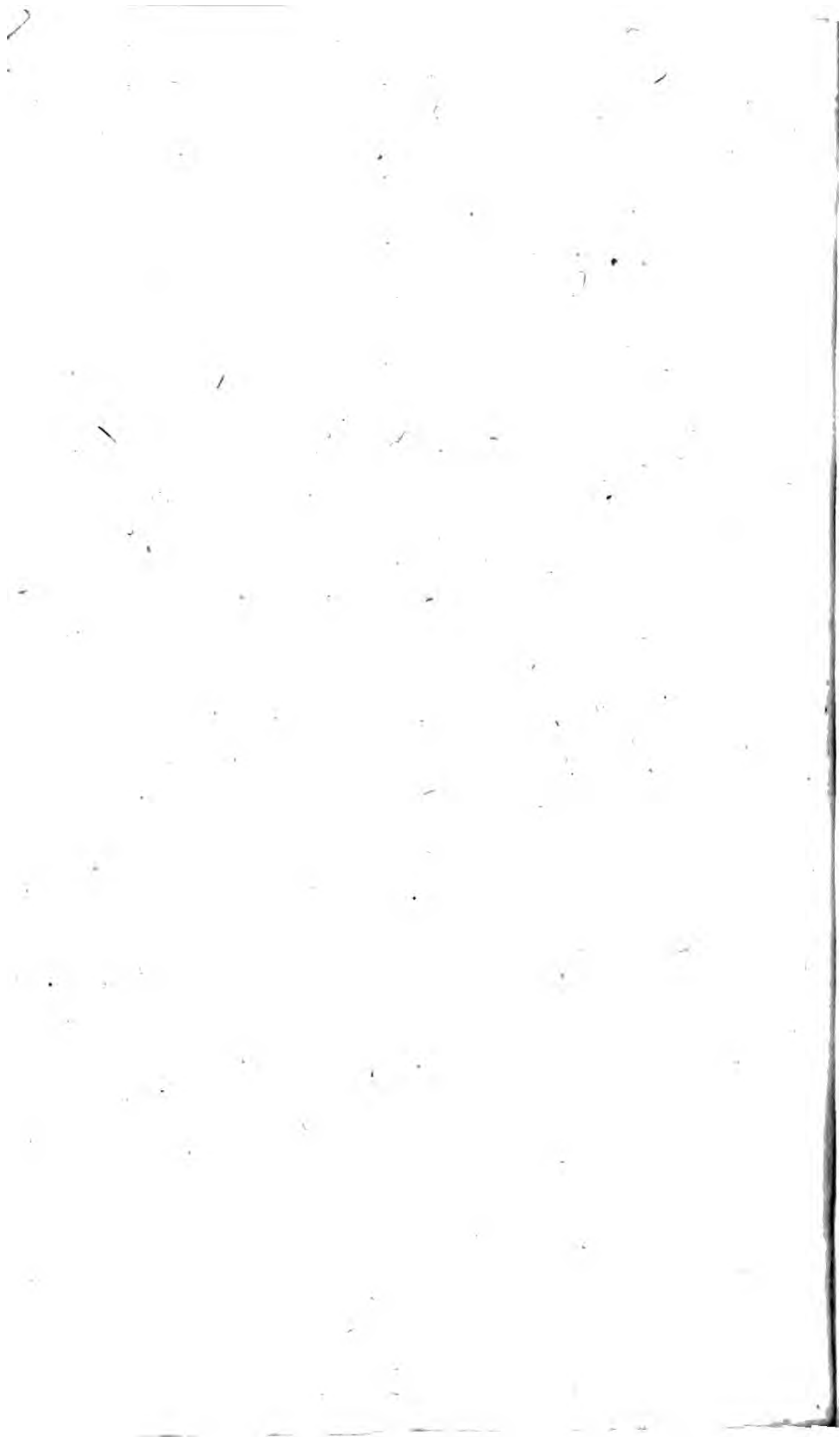
0-860

286 a



VOYAGE,
SENTIMENTAL.

PREMIERE PARTIE.



VOYAGE
SENTIMENTAL,

PAR M. STERNE,

Sous le nom d'YORICK,

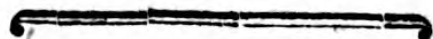
Traduit de l'Anglois par M. FRENAIS.



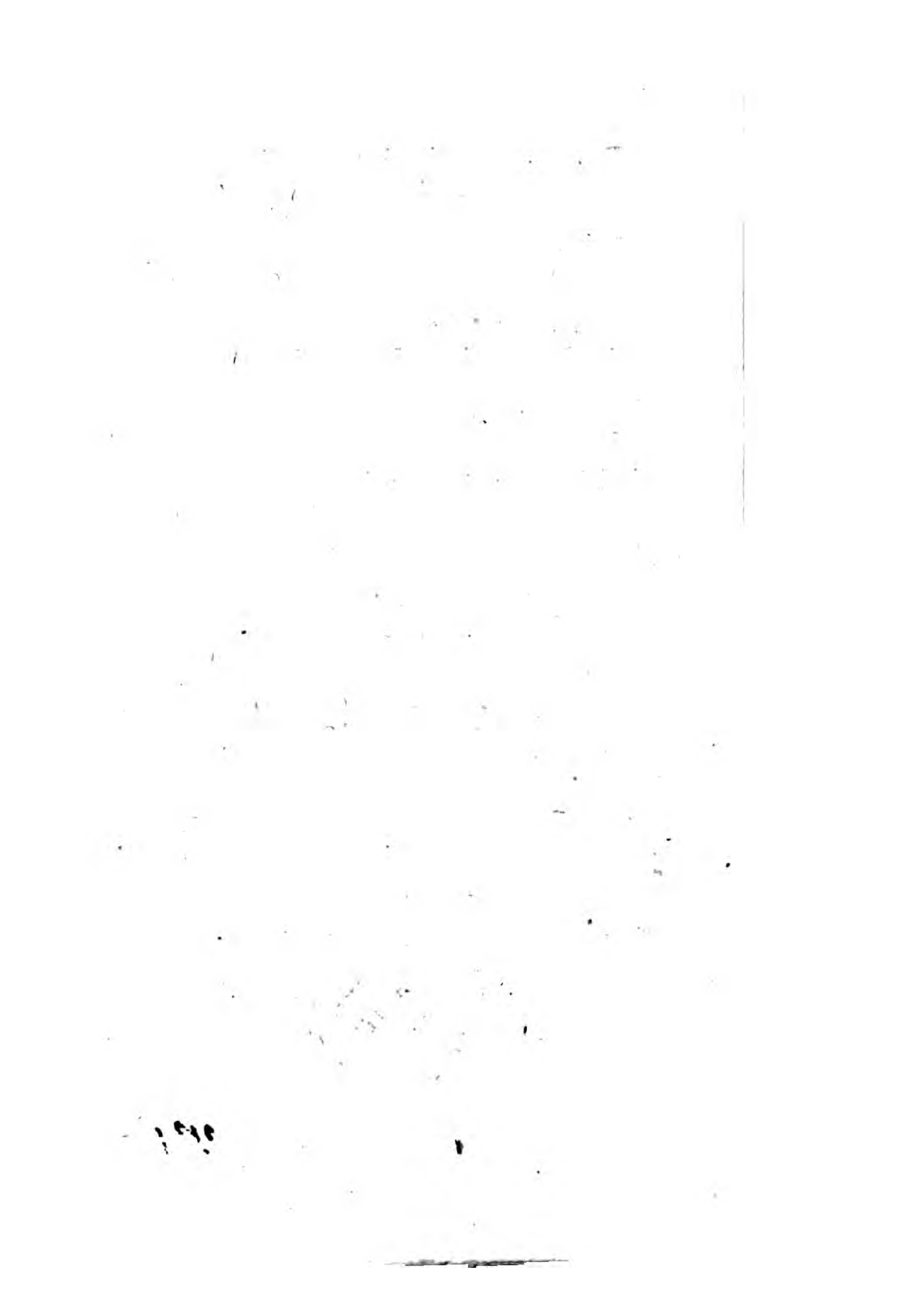
PREMIERE PARTIE.



A L I E G E ,
Chez C. PLOMTEUX , Imprimeur des Etats.



M. DCC. LXX.





AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

CE petit ouvrage est de
M. STERNE, Prében-
daire d'Yorck, si connu par
le Livre singulier, intitu-
lé : *la vie & les Opinions de*
TRISTRAM SHANDY,
si extraordinaire en effet,
qu'il seroit presque im-
possible d'en donner mê-
me une légère idée. Le

Partie I.

a

121

ij *AVERTISSEMENT*

Shandy, dont on annonce la vie, est à peine né dans le quatrieme Volume.

Souvent l'Auteur met la main à la plume, fans sçavoir ce qu'il va dire.

„ Je suis bien sûr, dit-il,
„ dans un endroit, que si
„ ma méthode d'écrire n'est
„ pas la meilleure, elle
„ est, du moins, la plus
„ religieuse; car je com-
„ mence par écrire la pre-
„ miere phrase, & je m'a-
„ bandonne à la Providen-
„ ce pour le reste”.

DU TRADUCTEUR. *ij*

M. Sterne vint à Paris pendant la dernière guerre..... On lui demandoit s'il n'avoit pas trouvé en France quelque caractère original dont il pût faire usage dans son Roman : *Non, dit-il, les hommes y sont comme ces pièces de monnoie, dont l'empreinte est effacée par le frottement.*

Mais si M. Sterne ne trouvoit point parmi nous de caractère fortement exprimé, il avoit l'avantage de saisir avec beaucoup

a ij

io **AVERTISSEMENT**
de finesse & de sentiment
les foibles nuances qui
nous restent encore pour
nous distinguer : l'ouvrage
dont nous offrons la tra-
duction en est une preuve.
Son intention étoit de l'é-
tendre jusqu'à l'Italie ; la
mort l'a prévenu , & ce
n'est ici le recueil que de
ce qu'il a observé chez
nous. Le titre de Voyage
Sentimental qu'il a donné
à ses observations , annon-
ce assez leur genre pour
que nous nous épargnions

DU TRADUCTEUR. ▽

la peine de le définir : on y verra par-tout un caractère aimable de Philantropie qui ne se dément jamais , & sous le voile de la gaieté , & même quelquefois de la bouffonnerie , des traits d'une sensibilité tendre & vraie qui arrachent des larmes en même tems que l'on rit. Le mot Anglois *Sentimental* n'a pu se rendre en François par aucune expression qui pût y répondre , & on l'a laissé subsister. Peut-être trou-

vj *AVERTISSEMENT, &c.*
vera-t-on en lisant qu'il
mériteroit de passer dans
notre langue.





T A B L E

DÈS CHAPITRES

De la premiere Partie.

CHAP. I.	<i>J'E pars & j'arrive</i> , page	1.
CHAP. II.	<i>Calais, Sensations</i> ,	5
CHAP. III.	<i>Le Moine à Calais</i> ,	10
CHAP. IV.	<i>Cause de repentir</i> ,	17
CHAP. V.	<i>L'utilité des Avocats</i> ,	22
CHAP. VI.	<i>La désobligeante, Calais</i> ,	24
CHAP. VII.	<i>Préface dans la désobligeante</i> ,	27
CHAP. VIII.	<i>Un prêté pour un rendu</i> ,	43
CHAP. VIII. bis.	<i>Dans la rue à Calais</i> ,	49
CHAP. IX.	<i>La porte de la remise à Calais</i> .	56
CHAP. X.	<i>Tout se passe en conversation</i> ,	63
CHAP. XI.	<i>La tabatiere à Calais</i> ,	70
CHAP. XII.	<i>Victoire</i> ,	78
CHAP. XIII.	<i>Découverte</i> ,	84
CHAP. XIV.	<i>Un autre en profiteroit</i> ,	90
CHAP. XV.	<i>Aveu</i> ,	93
CHAP. XVI.	<i>Le malheur & le bonheur</i> ,	98
CHAP. XVII.	<i>La maniere de voir</i> ,	101
CHAP. XVIII.	<i>Montreuil</i> ,	110

TABLE DES MATIERES.

CHAP. XIX. <i>Il faut s'accommoder de tout</i> ,	116
CHAP. XX. <i>Discours préliminaire</i> ,	122
CHAP. XXI. <i>Ce qui rend vertueux</i> ,	126
CHAP. XXII. <i>Fragment</i> ,	130
CHAP. XXIII. <i>Plaisir rarement goûté</i> ,	134
CHAP. XXIV. <i>Le Bidet</i> ,	142
CHAP. XXV. <i>L'âne mort</i> ,	149
CHAP. XXVI. <i>Le Postillon</i> ,	155
CHAP. XXVII. <i>Résolution</i> ,	159
CHAP. XXVIII. <i>La Lettre</i> ,	166
CHAP. XXIX. <i>Paris</i> ,	179
CHAP. XXX. <i>Le Perruquier</i> ,	183
CHAP. XXXI. <i>Le poulx</i> ,	189
CHAP. XXXII. <i>Le Mari</i> ,	198
CHAP. XXXIII. <i>Les Geants</i> ,	202
CHAP. XXXIV. <i>La Traduction</i> ,	208
CHAP. XXXV. <i>Le Nain</i> ,	217
CHAP. XXXVI. <i>La Rose</i> .	230

Fin de la Table des Chapitres.

VOYAGE



VOYAGE
SENTIMENTAL;
EN FRANCE.



CHAPITRE PREMIER.

JE PARS ET J'ARRIVE.

„ C'ESTTE affaire „ , dis-je ;
„ est mieux réglée en France “.

Vous avez été en France ?
me dit le plus poliment du
monde & avec un air de triom-

Partie I.

A

phe la personne avec laquelle je disputois... Il est bien surprenant, dis-je en moi-même, que la navigation de vingt-un milles puisse donner tant de droits à un homme.... Je les examinerai.... Ce projet fait aussitôt cesser la dispute.... Je me retire chez moi.... Je fais un paquet d'une demi-douzaine de chemises, d'une culotte de soie noire.... Je jette un coup d'œil sur les manches de mon habit. Je vois qu'il peut passer.... Je prends une place dans la voiture publique de Douvres. J'arrive. On me dit que le Paquebot part le lendemain matin à neuf heures. Je m'embar-

que ; & à trois heures après-midi je mange en France une fricassée de poulets , avec une telle certitude d'y être , que s'il m'étoit arrivé , la nuit suivante , de mourir d'indigestion , le monde entier n'auroit pu suspendre l'effet du droit d'aubaine. Mes chemises , ma culotte de soie noire , mon porte-manteau , le tout auroit appartenu au Roi de France , & ce petit portrait que j'ai si long-temps porté , & que je t'ai si souvent dit , ma Lisette , que j'emporterois avec moi dans le tombeau , hélas ! que seroit-il devenu ? On me l'auroit arraché du cou.... En vérité , c'est être peu généreux , que de se saisir

4 V O Y A G E

des effets d'un imprudent étranger, que la politesse & la civilité de vos Sujets engagent à parcourir vos Etats.... Par le Ciel, Sire, le trait n'est pas beau. Il ne convient pas au Monarque d'un Peuple si honnête, & dont la délicatesse des sentimens est si vantée par-tout, d'en agir ainsi avec moi qui ne desire autre chose que de le connoître & de me familiariser avec lui.....

A peine ai-je mis le pied dans vos Etats.....





CHAPITRE II.

CALAIS.

SENSATIONS.

JE dînai. Je bus, pour l'acquies de ma conscience, quelques rasades à la santé du Roi de France, à qui je ne voulois point de mal; je l'honorois & respectois, au contraire, infiniment à cause de son humeur affable & humaine; & quand cela fut fait, je me levai de table en me croyant d'un pouce plus grand.

Non.... dis-je, la race des Bourbons est bien éloignée

6 . V O Y A G E

d'être cruelle. . . . Ils peuvent se laisser surprendre ; c'est le sort de presque tous les Princes ; mais il est dans leur sang d'être doux & modérés. Tandis que cette vérité se rendoit sensible à mon ame, je sentois sur ma joue un épanchement d'une espèce plus délicate, une chaleur plus douce & plus propice que celle que pouvoit produire le vin de Bourgogne que je venois de boire, & qui coûtoit au moins quarante sols la bouteille.

Juste Dieu ! m'écriai-je, en donnant un coup de pied dans mon porte-manteau, qu'y a-t-il donc dans les biens de ce monde pour aigrir si fort nos es-

prits, & causer des querelles si vives entre ce grand nombre d'affectionnés Freres qui s'y trouvent?

Lorsqu'un homme vit en paix & en amitié avec les autres, le plus pésant des métaux (a) est plus léger qu'une plume dans sa main. Il tire sa bourse, la tient ouverte, & regarde autour de lui comme s'il cherchoit un objet avec lequel il pourroit la partager. C'est précisément ce que je cherchois.... Je sentois toutes mes veines se dilater. Le battement de mes arteres se faisoit avec un con-

(a) L'or,

cert admirable. Toutes les puissances de la vie accomplissoient en moi leurs mouvemens avec la plus grande facilité ; & la précieuse la plus instruite de Paris, avec tout son matérialisme, auroit eu de la peine à me reconnoître & à m'appeller une machine.....

Je suis persuadé, me disois-je à moi-même, que je bouleverserois son *Credo*.

Cette idée, qui se joignit à celles que j'avois, éleva en moi, dans ce moment, la nature aussi haut qu'elle pouvoit monter..... J'étois en paix avec tout le monde auparavant, & cette pensée acheva de me faire

SENTIMENTAL. 9

conclurre le même traité avec moi-même.

Si j'étois à présent Roi de France, me disois-je, quel moment favorable à un orphelin pour me demander, malgré le droit d'aubaine, le porte-manteau de son Pere !





C H A P I T R E III.

L E M O I N E A C A L A I S.

CETTE exclamation étoit , à peine , fortie de ma bouche , qu'un Moine , de l'Ordre de Saint François , entra dans ma chambre pour me demander quelque chose pour son Couvent. Personne ne veut que le hasard dirige ses vertus. Un homme peut n'être généreux que de la même manière qu'un autre , selon la distinction des Casuistes , peut être puissant..... *Sed non ad hanc.....*

Quoi qu'il en soit..... Mais

SENTIMENTAL. II

peut-on raisonner régulièrement sur le flux & le reflux de nos humeurs ?..... Elles dépendent, peut-être, des mêmes causes que les marées ; & si cela étoit , ce seroit une espece d'excuse à cette inconstance à laquelle nous sommes si sujets. Je fais bien , pour ce qui me regarde , que j'aimerois mieux qu'on dît de moi dans une affaire, où il n'y auroit ni péché ni honte , que j'ai été dirigé par les influences de la Lune, que d'entendre attribuer l'action , où il y en auroit , à mon *libre arbitre*.

Quoi qu'il en soit , car il faut revenir où j'en étois , je n'eus

pas si-tôt jetté les yeux sur le Moine, que je me sentis *prédéterminé* à ne lui pas donner un fol. Je renouai effectivement le cordon de ma bourse, & je la remis dans ma poche. Je pris un certain air &, la tête haute, j'avançai gravement vers lui. Je crois même qu'il y avoit quelque chose de rude & de rebutant dans mes regards. Sa figure est encore présente à mes yeux, & il me semble, en me la rappelant, qu'elle méritoit un accueil plus honnête. Si j'en juge par sa tête chauve & le peu de cheveux blancs qui lui restoient, il pouvoit avoir soixante-dix

ans. Cependant, ses yeux, où l'on voyoit une espece de feu que l'usage du monde avoit plutôt moderé que le nombre des années, n'indiquoient que soixante ans. La vérité étoit, peut-être, au milieu de ces deux calculs; c'est-à-dire, qu'il pouvoit avoir soixante-cinq ans. Sa physionomie, en général, lui donnoit cet âge. Les rides dont elle étoit sillonnée ne font rien à la chose; elles pouvoient être prématurées.

C'étoit une de ces têtes qui sont si souvent forties du pinceau du Guide. Une figure douce, pâle, n'ayant point l'air d'une ignorance nourrie par la pré-

somption ; des yeux pénétrans ; & qui, cependant, se baïsoient avec modestie vers la terre & sembloient viser à quelque chose au-delà de ce monde. Dieu fait mieux que moi comment cette tête & cette figure avoient été placées sur les épaules d'un Moine, & sur-tout d'un Moine de son Ordre : elle auroit mieux convenu à un Bracmane, mais il l'avoit, & je l'aurois respecté si je l'avois rencontré dans les Plaines de l'Indoustan.

Le reste de sa figure étoit ordinaire, & il auroit été aisé de la peindre, parce qu'il n'y avoit rien d'agréable ni de rebutant que ce que le caractère & l'ex-

pression rendoient tel. Sa taille, au-deffus de la médiocre, étoit un peu raccourcie par une courbure ou un pli qu'elle faisoit en avant. Mais c'étoit l'attitude d'un Moine qui se voue à l'art de mandier & à tout prendre : telle qu'elle se présente, en ce moment, à mon imagination, elle gagnoit plus qu'elle ne perdoit à être ainsi.

Il fit trois pas en avant dans la chambre, mit la main gauche sur sa poitrine, & se tint debout avec un bâton blanc dans sa main droite. Il me détailla les besoins de son Couvent, & la pauvreté de son Ordre.... Il le fit d'un air si naturel, si gracieux, si hum-

ble, qu'il falloit que j'eusse été enforcelé pour n'en être pas touché.....

Mais la meilleure raison que je puisse alléguer de mon insensibilité, c'est que j'étois prédéterminé à ne lui pas donner un fol.



CHAPITRE



CHAPITRE IV.

CAUSE DE REPENTIR.

IL est bien vrai , lui dis-je , pour répondre à une élévation de ses yeux qui avoit terminé son discours , il est bien vrai !.. Je souhaite que le Ciel soit propice à ceux qui n'ont d'autre ressource que la charité du Public : mais je crains qu'elle ne soit pas assez zélée pour satisfaire à toutes les demandes qu'on lui fait à chaque instant.

A ce mot de demandes il jetta un coup d'œil léger sur

Partie I.

B

une des manches de sa robe...
Je sentis toute l'éloquence de ce langage. Je l'avoue, dis-je, un habit grossier qu'il ne faut user qu'en trois ans, & un ordinaire, apparemment fort mince... Je l'avoue, tout cela n'est pas grand'chose : mais encore est-ce dommage qu'on puisse les acquérir dans ce monde avec aussi peu d'industrie que votre Ordre en emploie pour se les procurer. Il ne les obtient qu'aux dépens des fonds destinés aux aveugles, aux infirmes, aux estropiés & aux personnes âgées... Le captif qui, le soir, en se couchant, compte les heures de

ses afflictions , languit après une partie de cette aumône à laquelle il aspire... Que n'êtes-vous de l'Ordre de la Merci , au lieu d'être de celui de Saint François ? Pauvre comme je suis , vous voyez mon portemanteau , il est léger ; mais il se feroit ouvert avec plaisir , pour contribuer à rançonner des malheureux.... Le Moine me *salua*.... Mais sur-tout , ajoutai-je , les infortunés de notre propre pays exigent la préférence , & j'en ai laissé des milliers sur les rivages de ma patrie.... Il fit un mouvement de tête , plein de cordialité , qui sembloit me dire

que la misere regne dans tous les coins du monde, aussi-bien que dans son Couvent.... Mais nous distinguons, lui dis-je, en posant la main sur la manche de sa robe, dans l'intention de répondre à son signe de tête, nous distinguons, mon bon pere, ceux qui ne desirent d'avoir du pain que par leur propre travail, d'avec ceux qui, au contraire, ne veulent vivre qu'aux dépens du travail des autres, & qui, en demandant le nécessaire pour l'amour de Dieu, n'ont d'autre plan de vie que de l'acquérir par le moyen de leur oisiveté & de leur ignorance.

SENTIMENTAL. 27

Le pauvre Franciscain ne répliqua pas... Un rayon de rougeur traversa ses joues, & se dissipa dans un clin-d'œil ; il sembloit que la nature épuisée ne lui fournissoit point de ressentiment.... Du moins il n'en fit pas voir. Il laissa tomber son bâton blanc sur son bras, se baissa avec résignation sur ses deux mains, & se retira.



CHAPITRE V.

L'UTILITE' DES AVOCATS.

IL n'eut pas si-tôt fermé la porte, que mon cœur me fit un reproche de dureté. Je voulus, à trois fois différentes, prendre un air de *sans souci*, mais ma tranquillité ne revenoit pas. Tout ce que je lui avois dit de défagréable se présenta de nouveau à mon imagination. Je fis réflexion que je n'avois d'autre droit sur ce pauvre Moine que de le refuser, & que c'étoit une peine assez grande pour lui, sans y ajouter des paroles

dures. Je me rappellois ses cheveux gris. Sa figure, son air honnête se retraçoient à mes yeux, & il me sembloit l'entendre dire : quel mal vous ai-je fait ? ... Pourquoi me traiter ainsi ? ... En vérité j'aurois, dans ce moment, donné vingt francs pour avoir un Avocat... Il m'auroit trouvé des raisons pour concilier tout cela... Cependant je me consolai un peu... Je me suis mal comporté, me disois-je... Mais ne vais-je pas courir le monde ? Je ne fais que commencer mes voyages... J'apprendrai, par la suite, à me mieux conduire.

CHAPITRE VI.

LA DE'SOBLIGEANTE

A C A L A I S.

J'AVOIS remarqué qu'un homme mécontent de lui-même étoit dans une position d'esprit admirable pour faire un marché. Il me falloit une voiture pour voyager en France; les piétons sont mal reçus dans les Auberges. J'apperçus des chaises dans la cour de l'Hôtellerie, & je descendis de ma chambre pour en acheter ou pour en louer une. Une vieille défobligeante qui étoit placée

dans le coin le plus reculé de la cour, me frappa d'abord les yeux, & je sautai dedans : je la trouvai assez commode, elle me plut, & je fis appeller M. Dessen, le Maître de l'Hôtellerie. Mais M. Dessen étoit allé à Vêpres. Cela me fâcha un peu : j'aurois fait tout de suite mon affaire..... J'allois descendre lorsque j'apperçus le Moine de l'autre côté de la cour, causant avec une Dame qui venoit d'arriver à l'Auberge..... Je ne voulois pas qu'ils me vissent. Je tirai le rideau de taffetas. Mais que faire dans une défobligeante ?..... Parbleu me voila bien embarrassé, dis-je, j'ai envie d'écrire

mon voyage , qui m'empêche
d'en faire ici la Préface?..... Je
tirai de ma poche ma plume
sans fin, & je me mis à écrire.





CHAPITRE VII.

P R E F A C E

DANS LA DÉSobligeante.

JE ne doute point qu'il n'y ait des Philosophes Péripatéticiens ou autres, il n'importe, qui n'aient observé que la nature, de sa propre autorité, avoit mis des bornes au mécontentement de l'homme; pour moi je l'ai remarqué, & j'ai cru voir qu'elle avoit agi pour lui de la maniere la plus commode & la plus favorable : elle l'a, en effet, obligé à travailler

pour obtenir ses aïfances , & pour foutenir les revers de la fortune dans fon propre pays. Ce n'eft que chez lui qu'elle l'a pourvu d'objets les plus propres à participer à fon bonheur, ou à fupporter une partie de fes peines; fardeau qui, dans tous les âges & dans toutes les contrées, a toujours paru trop péfant pour les épaules d'une feule perfonne. Il arrive quelquefois, malgré cela, que nous pouvons étendre notre bonheur au-delà des limites de notre patrie ; mais l'embaras de s'exprimer , le manque de connoiffances , le défaut de liaifons , la différence qui fe

trouve dans l'éducation , les mœurs, les coutumes, tout cela forme tant de difficultés, nous trouvons tant d'obstacles à communiquer nos sensations hors de notre propre sphere, qu'il est presque impossible de les surmonter.

Il s'enfuit de-là que la balance du Commerce *Sentimental* est toujours contre celui qui sort de chez lui. Les gens qu'il rencontre lui font acheter au prix qu'ils le veulent les choses dont il n'a guere besoin; ils prennent rarement sa conversation en échange pour la leur sans qu'il y perde..... Et il est forcé de changer souvent de correspondans pour tâ-

cher d'en trouver de plus équitables. On devine aisément tout ce qu'il a à souffrir.

Cela me conduit à mon sujet, &, si le mouvement que je fais faire à la Désobligeante me permet d'écrire, je vais développer les causes qui excitent à voyager.

Les gens oisifs qui quittent leur pays natal pour aller chez les Etrangers, ont leurs raisons : elles viennent de l'une ou de l'autre de ces trois causes générales.

*Infirmités du corps,
Foiblesse d'esprit,
Nécessité inévitable.*

Les deux premières causes renferment ceux que l'orgueil, la curiosité, la vanité, une humeur sombre, excitent à s'expatrier; & cela peut être combiné & subdivisé à l'infini.

La troisième classe offre une armée de pèlerins ou plutôt de martyrs. C'est ainsi que voyagent, sur l'obéissance d'un Supérieur, les Moines de toutes les couleurs. C'est ainsi que les coupables vont chercher le châtiement de leurs crimes; & vous, heureux enfans de famille, aimables libertins, n'est-ce pas aussi de cette manière que vous faites des voyages auxquels vous êtes forcés par des parens barbares

qui s'érigent en perturbateurs de vos plaisirs ?

Mais qu'ai-je fait?... Réparons promptement cette faute : j'ai oublié une autre classe. On ne peut, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, observer trop de délicatesse & de précision pour ne point confondre les caractères. Les hommes dont je veux parler ici, sont ceux qui traversent les Mers, & séjournent chez les Etrangers, dans l'idée ou d'y faire fortune, ou de dépenser moins que chez eux. L'imagination la plus vive ne pourroit se retracer la variété de leurs prétextes. Peut-être s'épargneroient-ils beaucoup de
peine

peine inutile en restant dans leur pays... Mais cette réflexion n'empêche pas leurs essaims nombreux de se répandre; & comme leurs raisons de voyager ne sont pas aussi uniformes que celles des autres Voyageurs, je les distinguerai seulement sous le titre de simples Voyageurs.

Et voici comme je divise le cercle entier des Voyageurs.

Voyageurs oisifs,
Voyageurs curieux,
Voyageurs menteurs,
Voyageurs orgueilleux;
Voyageurs vains,
Voyageurs sombres,

Viennent ensuite:

Partie I.

C

Les Voyageurs contraints, les Moines, les bandits, &c.

Les Voyageurs innocens & infortunés.

Les Voyageurs simples.

Enfin, s'il vous plaît, le Voyageur *Sentimental*, ou moi-même qui ai aussi voyagé.... Je vais rendre compte de mes voyages; & si l'on me demande pourquoi je les ai faits, je n'ai rien de caché pour vous, mon cher Lecteur. Je les ai faits par nécessité & par le besoin que j'avois de voyager autant que tout autre.

Je fais que mes observations font d'une tournure différente de celles des Ecrivains qui m'ont précédé, & que j'aurois,

peut-être, pu exiger pour moi seul une niche à part; mais en voulant attirer l'attention sur moi, ce seroit empiéter sur les droits du Voyageur vain, & j'abandonne cette prétention jusqu'à ce qu'elle soit mieux fondée que sur l'unique nouveauté de ma voiture.

Mon Lecteur se placera lui-même comme il voudra dans le catalogue. Il ne lui faut, s'il a voyagé, que peu d'étude & de réflexion, pour se mettre dans le rang qui lui convient. Ce sera toujours un pas qu'il aura fait pour se connoître, & je parierois, malgré ses voyages, qu'il s'appercevra qu'il a con-

servé quelque teinture de ce qu'il étoit avant qu'il ne les commençât.

L'homme qui , le premier , transplanta des ceps de vignes de Bourgogne au Cap de Bonne-Espérance , ne s'imagina pas , fans doute , quoique Hollandois , qu'il boiroit au Cap du même vin que ces ceps de vignes auroient produit sur les côteaux de Baune & de Pomar.... Il étoit trop phlegmatique pour s'attendre à pareille chose , mais il étoit , au moins , dans l'idée qu'il boiroit une espee de liqueur vineuse , bonne , médiocre , ou tout-à-fait mauvaise. Il favoit que cela ne dépendoit pas

de son choix, & que ce qu'on appelle hazard devoit décider du succès. Cependant il en espéroit la meilleure réussite : mais M. Vanmynher, par une confiance trop présomptueuse dans la force de sa tête & dans la profondeur de sa discrétion, auroit bien pu voir renverser l'une & l'autre par les fruits de son nouveau Vignoble, & devenir la risée du peuple. Il n'auroit pas été le premier Cultivateur des côteaux qui, pour prix de ses soins, eût montré sa nudité.

Il en est de même d'un pauvre Voyageur qui se hisse dans un vaisseau, ou qui court la poste à travers les Royaumes les

plus policés du Globe pour s'avancer dans la recherche des connoissances & des perfections.

On peut en acquérir en courant les Mers & la poste dans cette vue : mais c'est mettre à la lotterie. En supposant qu'on obtienne ainsi des connoissances utiles & des perfections réelles, il faut encore savoir se servir de ce fond acquis avec précaution & avec économie pour le faire tourner à profit. Malheureusement les chances vont ordinairement au revers & pour l'acquisition & pour l'application. Cela me fait croire qu'un homme pourroit vivre tout aussi content dans son pays sans connoissan-

ces & sans perfections étrangères, sur-tout si on n'y avoit pas absolument besoin des unes & des autres. Je tombe en défaillance quand j'observe tous les pas que fait un Voyageur curieux pour jeter les yeux sur des spectacles & des découvertes qu'il auroit pu voir chez lui. Eh! pourquoi tant de peines & de fatigues, disent en duo, Dom Quichotte & Sancho-Pança? Le Siecle est si éclairé, qu'à peine il y a quelque pays ou quelque coin dans l'Europe, dont les rayons ne soient pas traversés ou échangés réciproquement avec d'autres. Les rameaux divers des connoissances ressem-

blent à la Musique dans les rues des villes d'Italie ; on participe *gratis* à ses agrémens. Mais il n'y a pas de Nation sous le Ciel, & Dieu, à qui je rendrai compte un jour de cet ouvrage, Dieu est témoin que je parle sans ostentation, il n'y a pas, dis-je, une Nation sous le Ciel qui soit plus féconde dans les genres variés de la Littérature. où l'on fête plus les sciences. . . . où on puisse les acquérir avec plus de sûreté. où les Arts soient plus encouragés & plutôt portés à leur perfection. où la nature soit plus approfondie. . . . où le génie soit mieux soutenu par la variété des esprits & des

SENTIMENTAL. 41
caractères... Où allez-vous donc,
mes chers Compatriotes?

Nous? dirent-ils, nous ne faisons que regarder cette chaise. Votre très-humble serviteur, leur dis-je, en sautant dehors, & en ôtant mon chapeau. L'un d'eux, qui étoit un Voyageur curieux, me dit qu'ils avoient envie de savoir d'où venoit ce mouvement qu'ils avoient remarqué dans la chaise.... C'étoit, comme vous voyez, l'agitation d'un homme qui écrivoit une Préface.... Je n'ai jamais entendu parler, dit l'autre, qui étoit un Voyageur simple, d'une Préface écrite dans une *Désobligeante*..... Elle auroit, peut-

être, été plus chaudement faite,
lui dis-je, dans un vis-à-vis....

Mais un Anglois ne voyage
pas pour voir des Anglois.....
Je me retirai dans ma chambre.



CHAPITRE VIII.

UN PRÉTÉ

POUR UN RENDU.

JE marchois dans le long corridor. Il me sembloit qu'une ombre plus épaisse que la mienne en obscurcissoit le passage. C'étoit effectivement M. Defsein qui, étant revenu de Vêpres, me suivoit complaisamment, le chapeau sous le bras, pour me faire souvenir que je l'avois demandé. La Préface que je venois de faire dans la Désobligeante m'avoit dégoûté de cette espece de voiture, &

M. Dessen ne m'en parla que par un haussement d'épaules, qui vouloit dire qu'elle ne me convenoit pas. Je jugeai aussitôt qu'elle appartenoit à quelque Voyageur idiot, qui l'avoit laissée à la probité de M. Dessen, pour en tirer ce qu'il pourroit. Il y avoit quatre mois qu'elle étoit dans le coin de la cour. C'étoit le point marqué, où, après avoir fait son tour d'Europe, elle avoit dû revenir. Lorsqu'elle en partit, elle n'avoit pu sortir de la cour sans la raccommo-der; elle s'étoit depuis brisée deux fois sur le Mont-Cenis. Toutes ces aventures ne l'avoient pas améliorée, & son

repos oisif dans le coin de la cour de M. Dessein, ne lui avoit pas été favorable. Elle ne valoit pas beaucoup, mais encore valoit-elle quelque chose.... Peut-être étoit-elle à quelque personne brouillée avec la fortune.... Et quand quelques paroles peuvent soulager la misère, je déteste l'homme qui en est avare....

Je dis à M. Dessein, en appuyant le bout de mes doigts sur sa poitrine : en vérité si j'étois à votre place je me piquerois d'honneur pour me défaire de cette Désobligeante. Elle doit vous faire des reproches toutes les fois que vous en approchez.

Mon Dieu ! Monsieur, dit M.

Dessein, je n'y ai aucun intérêt... Excepté, dis-je, l'intérêt que des hommes d'une certaine tournure d'esprit, M. Dessein, prennent dans leurs propres sensations..... Je suis persuadé qu'un homme qui sent pour les autres aussi-bien que pour lui-même..... Mais, M. Dessein, je vous connois aussi-bien que si je vous avois vu toute ma vie.... Vous vous déguisez inutilement, je suis persuadé que chaque nuit pluvieuse vous fait de la peine.... Vous souffrez autant que la machine....

J'ai toujours observé, lorsqu'il y a de l'*aigre-doux* dans un compliment, qu'un Anglois est en doute s'il se fâchera ou non. Un

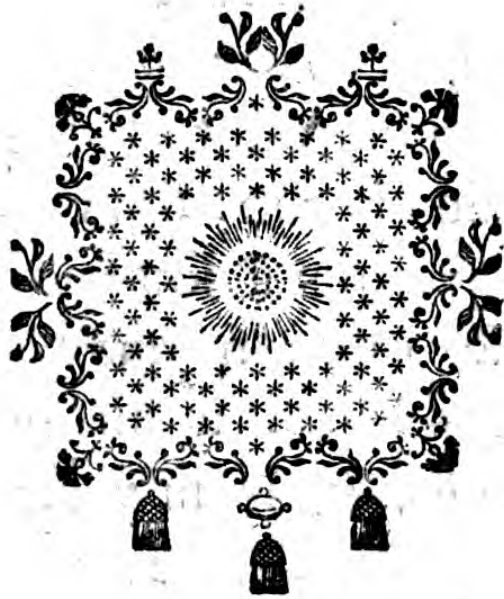
François n'est jamais embarrassé :
M. Dessein me salua.

Ce que vous dites est bien vrai, Monsieur, dit-il, mais je ne ferois dans ce cas-là que changer d'inquiétude & avec perte. Figurez-vous, je vous prie, mon cher Monsieur, si je vous vendois une voiture qui tombât en lambeaux avant d'être à la moitié du chemin, figurez-vous ce que j'aurois à souffrir de la mauvaise opinion que j'aurois donnée de moi à un homme d'honneur, & de m'y être exposé vis-à-vis d'un *homme d'esprit*.

La dose étoit exactement pesée au poids que j'avois prescrit.

48 V O Y A G E

Il fallut que je la prisse.... Je rendis à M. Dessen son salut, & fans parler davantage de cas de conscience, nous marchâmes vers sa remise pour voir son magasin de chaises.



CHAPITRE



CHAPITRE VIII.

DANS LA RUE A CALAIS.

LE globe que nous habitons, est apparamment une es-
pece de monde querelleur.
Comment, sans cela, l'ache-
teur d'une aussi petite chose
qu'une mauvaise chaise de poste
pourroit-il sortir dans la rue
avec celui qui veut la ven-
dre dans des dispositions pa-
reilles à celles où j'étois? Il ne
devoit tout au plus être que-
stion que d'en régler le prix;
& je me trouvois dans la mê-

Partie I.

D

me position d'esprit; je regardois mon Marchand de chaises avec les mêmes yeux de colere, que si j'avois été en chemin pour aller au coin de *Hyde Parc* me battre en duel avec lui. Je ne sçavois pas trop bien manier l'épée, & je ne me croyois pas capable de mesurer la mienne avec celle de Mr. Dessen.... Mais cela n'empêchoit pas que je ne sentisse en moi les mouvemens dont on est agité dans cette espèce de situation... Je regardois Mr. Dessen avec des yeux perçans... Je les jettois sur lui en profil... ensuite en face... Il me sembloit un Juif... un Turc....

Sa perruque me déplaisoit...
J'implorais tous mes Dieux
pour qu'ils le maudissent....
Je le souhaitois à tous les Dia-
bles....

Le cœur doit-il donc être
en proie à toutes ces émotions
pour une bagatelle ? Qu'est-ce
que c'est que trois ou quatre
louis qu'il peut me faire payer
de trop ? ... Passion basse ! me
dis-je en me retournant avec
la précipitation naturelle d'un
homme qui change subitement
de façon de penser.... Passion
basse, vile ! Tu fais la guerre
aux humains : ils devraient être
en garde contre toi.... Dieu
m'en préserve, s'écria-t-elle,

en mettant la main sur son front... Et je vis, en me retournant, la Dame que le Moine avoit abordée dans la cour... Elle nous avoit suivis sans que nous nous en fussions aperçus. Dieu vous conserve ! lui dis-je, en lui offrant mon bras... Elle avoit des gants de soie noire qui étoient ouverts au bout des pouces & des doigts... Elle accepta mon bras sans façon, & je la conduisis à la porte de la remise.

Mr. Dessen dit plus de cinquante fois : le Diable emporte les clefs !.. Il ne trouvoit pas la bonne. Nous étions aussi impatiens que lui, de voir cette

porte ouverte ; & nous étions si attentifs à l'obstacle , que je pris la main de la Dame sans presque m'en appercevoir. La clef ne se trouva point , & Mr. Dessein nous laissa ensemble , la main de la Dame dans la mienne , & le visage tourné vers la porte de la remise , en nous disant qu'il seroit de retour dans cinq ou six minutes.

Un colloque 'de cinq ou six minutes dans une pareille situation , fait plus d'effet que s'il duroit cinq ou six siècles le visage tourné vers la rue. Ce que l'on se dit , dans ce dernier cas , ne vient ordinai-

rement que des accidens qui arrivent au dehors..... Mais quand les yeux ne font point distraits , & qu'ils se portent sur un point fixe , le sujet du dialogue ne vient uniquement que de nous-mêmes... Je sentis l'importance de la situation... Un moment de silence après le départ de Mr. Dessen y eût été fatal.... La Dame se seroit infailliblement retournée... Je commençai la conversation sur le champ.

Je n'écris pas pour excuser les foiblesses de mon cœur.... Un Voyageur doit être fidele dans ses recits... Je vais donc décrire toutes les tentations

que j'éprouvai dans cette occasion.... On me dira peut-être que je les décris avec trop de simplicité.... Pourquoi mettrois-je du fard à ce qui n'en a point eu ?





C H A P I T R E IX.

LA PORTE DE LA REMISE

A C A L A I S.

J'AI dit que je ne voulois pas fortir de la Désobligeante , parce que je voyois le Moine en conférence avec une Dame qui venoit d'arriver , & j'ai dit le vrai..... Cependant je n'ai pas dit tout le vrai. L'air, la figure de la Dame me retenoient autant que lui. Je soupçonnois qu'il lui rendoit compte de ce qui s'étoit passé entre nous..... Cela m'humilioit..... J'aurois souhaité que le Moine

eût été dans son Couvent.

Lorsque le cœur devance le jugement, il épargne au jugement bien des peines..... Le mien m'assura qu'elle étoit d'une beauté d'Ange.... La beauté mérite qu'on y fasse attention... Mais un objet fait oublier l'autre..... Je tirai le rideau de taffetas, j'écrivis ma Préface; & la Dame & sa beauté s'évanouirent. Je ne songeai plus à elle.

Mais l'impression qu'elle avoit faite sur moi, revint aussi-tôt que je la rencontrai dans la rue. L'air franc, & en même-temps, réservé avec lequel elle me donna le bras,

me parut une preuve d'éducation & de bon sens. Je sentoiss, en la conduissant, je ne fais quelle douceur autour d'elle qui répandoit la tranquillité dans tous mes esprits.

Bon Dieu ! me disois-je, avec quel plaisir on meneroit une pareille créature avec soi autour du monde !

Je n'avois pas encore vu son visage..... Mais qu'importe ? Son portrait étoit achevé avant d'arriver à la remise. L'imagination m'avoit peint toute sa tête, & se plaisoit à me faire croire qu'elle étoit aussi-bien une Déesse que si je l'eusse retirée du fond du Ty-

bre... O Magicienne ! tu es séduite , & tu n'es toi-même qu'une friponne séduisante... Tu nous trompes sept fois par jour avec tes portraits agréables , tes images riantes... Cependant tu les fais avec tant de grâces , ils sont si charmans... Tes peintures sont si brillantes , qu'on a du regret de rompre avec toi.

Lorsque nous fumes près de la porte de la remise , elle ôta sa main de devant son visage , & se laissa voir.... C'étoit une figure à peu près de vingt-six ans.... Une brune claire , piquante , sans rouge , sans poudre , & accommodée le plus

simplement. A l'examiner en détail, ce n'étoit pas une beauté, mais, ses traits, dans la situation d'esprit où je me trouvois, m'attachoient plus qu'une beauté éblouissante... Sa physionomie intéressoit.... Elle avoit l'air d'une veuve qui avoit surmonté les fortes impressions de la douleur, & qui commençoit à se réconcilier avec sa perte : mais mille autres revers de la fortune avoient pu tracer les mêmes lignes sur son visage. . . . J'aurois voulu sçavoir ses malheurs.... Et si le ton qui reugnoit dans les conversations du temps d'Esdras eût été à la

mode en celui-ci , je lui aurois dit , qu'avez-vous ? pourquoi cet air inquiet ? Qu'est-ce qui vous chagrine ? D'où vous vient ce trouble d'esprit ? En un mot je me sentis de la bienveillance pour elle , & je pris la résolution de lui faire *ma cour* d'une manière ou d'autre . . . Enfin de lui offrir mes services.

Voilà de quoi je fus tenté , & j'étois disposé à céder à mes tentations , & à les satisfaire. Qu'on juge où cela pouvoit me conduire ! Nous étions seuls , elle avoit sa main dans la mienne , & nous avions le

visage tourné vers la remise ;
& beaucoup plus près de la
porte que la nécessité ne l'exi-
geoit.





CHAPITRE X.

TOUT SE PASSE

EN CONVERSATION.

BELLE Dame, lui dis-je, en élevant légèrement sa main, voici un de ces événemens qu'amène la capricieuse fortune. Nous sommes probablement de différens coins du globe, nous ne nous sommes jamais vus, & elle nous place d'abord ensemble d'une manière si cordiale, que l'amitié en pourroit à peine faire autant après un mois de la liaison la plus intime !.... ” Et votre ré-

„ flexion, sur ce point, Mon-
„ sieur, fait voir combien l'a-
„ venture vous a embarrassé!....

Je sentis tout mon idiotisme. A quel propos, en effet, parler des circonstances d'une situation où l'on se trouve, quand elle est telle qu'on l'a souhaitée? Vous remerciez la fortune, continua-t-elle, vous avez raison..... Le cœur le fa-voit, & le cœur étoit content. Il n'y avoit qu'un Philosophe Anglois qui pût en avertir une cruelle, afin de lui faire changer de maniere de penser....

En disant cela, elle dégag-
gea sa main avec un coup d'œil
qui

qui me parut un commentaire
suffisant sur le texte.

Je l'avoue. J'éprouvai une
peine qu'une cause, peut-être,
plus digne, ne m'auroit pas fait
ressentir... La perte de sa main
me mortifioit, & la manière
dont je l'avois perdue ne por-
toit point de baume sur la bles-
sure.... Je sentis alors, plus que
je n'ai jamais fait de ma vie, le
défagrément que cause une sottise
infériorité.

Mais de pareilles victoires ne
donnent qu'un triomphe mo-
mentané. Un cœur vraiment fé-
minin n'en jouit pas long-temps.
Cinq ou six secondes changerent
la scene : elle ne m'avoit pas tout

dit: elle appuya sa main sur mon bras pour achever, & je me remis, sans favoir comment, dans ma premiere situation.....

J'attendois qu'elle me parlât.... Elle n'avoit rien à ajouter.

Je donnai alors une autre tournure à la conversation. La morale & l'esprit de la sienne m'avoient fait voir que je n'avois pas bien saisi son caractère. Elle tourna son visage vers moi, & je m'apperçus que le feu qui l'avoit coloré pendant qu'elle me parloit, s'étoit évanoui..... Ses muscles s'étoient relâchés, & je revis ce même air de peine qui m'avoit d'abord intéressé en

sa faveur. Qu'il étoit triste de voir cet esprit fin & délicat en proie à la douleur ! Je la plaignis de toute mon ame. Ce que je vais dire va , peut-être , paroître ridicule à un cœur insensible..... Mais en vérité , j'aurois pu en ce moment la prendre & la serrer dans mes bras , quoique dans la rue , sans en rougir.

Mes doigts ferroient les siens , & le battement de mes arteres qui s'y faisoit sentir , lui apprit ce qui se passoit en moi..... Elle baissa les yeux..... Un moment de silence s'ensuivit.

Je craignis d'avoir fait dans cet intervalle quelques légers efforts pour serrer davantage sa

main. Car j'éprouvai une sensation plus subtile dans la mienne... Ce n'est pas qu'elle voulut la retirer.... Non.... Mais la pensée auroit pu lui en venir, & je l'aurois infailliblement perdue une seconde fois, si l'instinct, plus que la raison ne m'eût suggéré fort à propos une dernière ressource dans ces fortes de périls..... Je tins alors sa main si légèrement, qu'il sembloit que j'étois sur le point de lui rendre sa liberté de mon propre gré; & c'est ainsi qu'elle me la laissa. Elle étoit encore dans la mienne, lorsque je vis M. Dessen qui revenoit avec les clefs. Je tombai alors dans une inquié-

SENTIMENTAL. 69

de terrible. L'idée du Moine me revint, & je craignois qu'il n'eût donné de moi de mauvaises impressions à la Dame, en lui contant mon histoire : j'étois fort embarrassé de savoir comment je les effacerois.



CHAPITRE XI.

LA TABATIERE A CALAIS.

ON ne parle pas si-tôt d'un loup , dit-on , que... Il faut qu'il en soit de même quand on n'y fait seulement que penser ; & il faut , apparemment aussi que ce proverbe s'applique à d'autres êtres qu'aux loups.....

Le bon vieillard de Moine étoit effectivement à quatre pas de nous , lorsque je me rappellois ce qui s'étoit passé entre lui & moi... Il avançoit d'un pas timide dans la crainte , sans doute de se rendre

SENTIMENTAL. 71

importun.... Il approche enfin d'un air libre..... Il avoit sa tabatiere à la main, & il me la présenta ouverte avec beaucoup de franchise. — Vous goûterez de mon tabac, lui dis-je, en tirant de ma poche une petite tabatiere d'écaille que je mis dans sa main..... Il est excellent, dit-il. Hé bien ! lui dis-je, faites-moi donc la grace de garder le tabac & la tabatiere..... Je vous prie, lorsque vous en prendrez une prise, de vous souvenir que c'est l'offrande de paix d'un homme qui vous a traité brusquement... Mais qui ne vous vouloit point de mal.

Le pauvre Moine devint rouge comme de l'écarlate.... Mon Dieu ! dit-il , en ferrant ses mains l'une contre l'autre , vous n'avez jamais été brusque à mon égard....

Oh ! pour cela , dit la Dame , je crois qu'il en est incapable....

Je rougis à mon tour.... Et quelle en fut la cause ? Je le laisse à deviner à ceux qui ont du sentiment....

Pardonnez - moi , Madame , je l'ai traité rudement & sans sujet....

Cela est impossible , dit-elle.... Oui : s'écria le Moine avec une vivacité qui lui paroissoit étrangere..... ç'a été ma faute &

l'indiscrétion de mon zele.....

La Dame dit que cela ne pouvoit pas être, & je m'unis à elle pour soutenir qu'il étoit impossible qu'un homme aussi honnête que lui pût offenser qui que ce soit.

J'ignorois avant ce moment qu'une dispute pût causer une irritation aussi douce & aussi agréable dans toutes les parties sensitives de notre existence. Nous restâmes dans le silence... Et nous y restâmes sans éprouver cette peine ridicule que l'on ressent, pour l'ordinaire, dans une compagnie où l'on s'entre-regarde dix minutes sans dire mot.....

Le Moine , pendant cet intervalle , frottoit une tabatiere de corne sur la manche de son froc..... Dès qu'il lui eut donné un peu de lustre , il fit une profonde inclination , & me dit qu'il ne favoit pas si c'étoit la foiblesse ou la bonté de nos cœurs qui nous avoit engagés dans cette contestation.... Quoi qu'il en soit , Monsieur , je vous prie de faire un échange de boëtes..... Il me présenta la sienne d'un air gai , baisa la mienne , la mit dans son sein....., & s'en alla sans rien dire.....

Ah!.. Je conserve sa boîte.. Elle vient au secours de ma Religion , pour aider mon esprit à

SENTIMENTAL. 77

s'élever au-dessus des choses terrestres.... Je la porte toujours sur moi.... Elle me fait souvenir de la douceur & de la modération de celui qui la possédoit, & je tâche de le prendre pour modèle dans tous les embarras de ce monde. Il en avoit essuyé beaucoup. Son histoire, qu'on m'a racontée depuis, étoit un tissu de peines & de désagrémens. Il les avoit supportés jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans. Mais, alors, accablé par le chagrin qu'il ressentit des ingratitude qu'il essuya, & par les revers qui lui étoient arrivés dans une tendre passion, il abandonna & le monde & le beau sexe, &

se retira dans le sanctuaire, ou plutôt en lui-même.

Je sens un poids sur mes esprits, lorsque je songe qu'en repassant par Calais, on me dit que le Pere Laurent, étoit mort depuis quelques mois. Il étoit enterré dans un petit cimetiere à deux lieues de la Ville, . . . Je voulois aller visiter son tombeau... Assis près de sa tombe.... Tirant de ma poche sa petite boëte de corne... & arrachant quelques orties qui n'avoient que faire de croître dans ce lieu sacré... Toute cette scène frappa tellement mes sens que je versai un torrent de larmes.... Quelle foiblesse? Hé oui! . . . Je suis aussi

foible qu'une femme... Je prie,
cependant, mes Lecteurs de me
plaindre plutôt que de rire de
ma tendresse pour le Pere Lau-
rent.



C H A P I T R E XII.

V I C T O I R E.

JE n'avois point encore lâché la main de la Dame..... Il eut même été peu décent, selon moi, de la lâcher sans la baiser, & je m'y hasardai..... O Ciel ! quel étrange effet ! Que la nature a des nuances délicates, pour animer la beauté modeste !.....

Les deux Voyageurs qui m'avoient parlé dans la cour, vinrent à passer dans ce moment critique, & s'imaginèrent, pour le moins, que nous

étions le mari & la femme. Le Voyageur curieux s'approcha, & nous demanda si nous partions pour Paris le lendemain matin.... Je lui dis que je ne pouvois répondre que pour moi-même.... La Dame ajouta qu'elle alloit à Amiens. Nous y dînâmes hier, dit le Voyageur simple. Vous traverserez cette Ville, me dit l'autre, en allant à Paris. J'allois lui faire mille remerciemens de m'avoir appris qu'Amiens étoit sur la route.... Mais je tirai de ma poche la petite boîte de corne de mon pauvre Moine, pour prendre une prise de tabac.... Je les saluai d'un

air tranquille , & leur fouhaitai
un bon passage à Douvres....
Ils nous laisserent seuls....

Mais , me disois-je à moi-
même , quel mal y auroit-il
que j'offrisse à cette Dame affli-
gée la moitié de ma chaise ?...
Quel grand malheur pourroit-
il s'enfuivre ? ... Quel malheur ?
s'écrierent en foule toutes les
passions basses qui se réveille-
rent en moi... Ne voyez-vous
pas , disoit l'Avarice , que cela
vous obligera de prendre un
troisieme cheval , & qu'il vous
en coûtera vingt francs de
plus ?

Vous ne savez pas qui elle
est , disoit la Précaution.... Ni
les

SENTIMENTAL. SI
les embarras que cette affaire
peut vous causer, disoit la Lâ-
cheté à mon oreille.

Vous pouvez compter ,
Yorik , ajoutoit la Discretion,
que l'on dira que c'est votre
maîtresse, & que Calais a été
le lieu de votre rendez-vous.

Comment pourrez-vous après
cela, s'écria l'Hypocrisie, mon-
trer votre visage en public?..
Et vous élever, disoit la Pu-
sillanimité, dans l'Eglise?....
Au-delà d'un simple canonicat?..
ajoutoit l'Orgueil?

Mais... Répondois-je à tout
cela, c'est une honnêteté... Je
n'agis guere que par ma pre-
miere impulsion, & j'écoute

Partie I.

F

sur-tout fort peu les raisonnemens qui contribuent à endurcir le cœur.... Je me retournai précipitamment vers la Dame...

Elle n'étoit déjà plus là... Elle étoit partie, fans que je m'en apperçusse , pendant que cette cause se plaidoit, & avant que je l'eusse gagnée , elle avoit déjà fait douze ou quinze pas dans la rue. Je courus à elle pour lui faire ma proposition le mieux qu'il me feroit possible... Mais elle marchoit la joue appuyée sur sa main, les yeux fixés en terre, & du pas lent & mesuré d'une personne qui pense.... J'en fus frappé, & je

m'arrêtai. Elle se fait apparemment le même procès que je me suis fait, me dis-je. Que le Ciel vienne à son secours! Elle a probablement quelque marâtre entichée de pruderie, quelque tante hypocrite, quelque vieille femme ignorante à consulter sur ce pas glissant... Et elle s'avise comme je me suis avisé... Gardons-nous, me dis-je, de l'interrompre & de la prendre par surprise... Je m'en retournai doucement en arrière, & fis deux ou trois tours devant la porte de la remise.



CHAPITRE XIII.

DECOUVERTE.

LA première fois que je l'avois vue, l'imagination m'avoit prêté ses yeux : je l'avois trouvée charmante. L'imagination inspire aussi de la confiance, & je crus facilement qu'elle étoit au rang des êtres les plus aimables... Je me figurai ensuite qu'elle étoit veuve & dans l'affliction... Et je m'arrêtai à toutes ces idées. Cette situation me plaisoit... Elle seroit restée avec moi jusqu'à minuit,

que je m'en ferois tenu à ce système ; c'est ainsi que je l'aurois toujours considérée.

Mais le moment , peut-être , de nous séparer n'étoit pas éloigné , & elle n'avoit pas fait vingt pas , que je desirai de sçavoir plus de particularités... L'idée d'une plus grande séparation vint me saisir & m'alarmer... Il pouvoit se faire que je ne la reverrois plus.... Le cœur veut épargner autant qu'il peut , & , dans ce malheur , je voulois , au moins des traces sur lesquelles mes souhaits pourroient la rejoindre si je ne la voyois plus moi-même. En un mot je voulois sçavoir son nom...

le nom de sa famille, son état... Je sçavois l'endroit où elle alloit... Je voulois sçavoir encore d'où elle venoit. Mais comment parvenir à toutes ces connoissances? Cent petites délicatesses s'y opposoient. Je formai vingt plans différens.... Je ne pouvois pas lui faire de questions directes... la chose, du moins, me paroissoit impossible.

Un petit Officier François, de fort bon air, qui venoit en dansant au bruit d'une ariette qu'il frédonnoit, me fit voir que ce qui me sembloit si difficile, étoit la chose du monde la plus aisée. Il se trouva entre la Dame & moi au mo-

ment qu'elle revenoit à la porte de la remise... Il m'aborda, & à peine m'avoit-il parlé, qu'il me pria de lui faire l'honneur de le présenter à la Dame .. Je n'avois pas été présenté moi-même... Il se retourna aussitôt, & se présenta sans moi. Vous venez de Paris, apparemment, lui dit-il, Madame? Non : mais je vais, dit-elle, prendre cette route. Vous n'êtes pas de Londres? Elle répondit que non. Ah! Madame vient de Flandres? apparemment que vous êtes Flamande? La Dame répondit oui... De Lille, peut-être?... Non... Ni d'Arras? ni de Cam-

brai? ni de Gand? ni de Valenciennes? ni de Bruxelles?... La Dame dit qu'elle étoit de Bruxelles.

Oh ! oh ! J'ai eu l'honneur d'assister au bombardement de cette ville. Il y faisoit chaud... Il faut l'avouer , cette Place étoit admirablement bien située pour cela. . . . Je m'en souviens ; elle étoit remplie de Noblesse quand les Impériaux en furent chassés par les François... La Dame lui fit une légère inclination de tête... Il lui raconta la part qu'il avoit eue au succès de cette affaire... La pria de lui faire l'honneur de lui dire son nom... Et Ma-

dame, fans doute , a son mari dit-il , en regardant par dessus son épaule , & faisant deux pas en arriere ?... Je vous joins, s'écria-t-il..... Et fans attendre de réponse il s'en alla en sautant , joindre ses camarades.

Je le considérai avec des yeux attentifs..... Apparemment, me dis-je d'un ton de reproche , que je n'ai pas assez médité les importantes leçons de la *civilité* qu'on a mises dans les mains de mon enfance ; car je n'en pourrois pas faire autant.





C H A P I T R E X I V .

UN AUTRE EN PROFITEROIT.

MONSIEUR Dessen s'étoit arrêté à causer à quelque distance, & il arriva avec la clef de la remise à la main, & nous ouvrit les grands battans de son magasin de chaifes.

Le premier objet qui me donna dans l'œil fut une autre gueulle de Désobligeante, le vrai portrait de celle qui m'avoit plu une heure auparavant, mais qui, depuis, avoit excité en moi une sensation si désagréable..... Il me sembloit qu'il n'y avoit qu'un

rustre , un homme infociable qui eût pu imaginer une telle machine , & je pensois à-peu-près de même de ceux qui s'en servoient.

J'observai qu'elle causoit autant de répugnance à la Dame qu'à moi..... M. Dessein s'en apperçut , & il nous mena vers deux chaises qui devinrent tout de suite l'objet de ses éloges. Mylord B.... dit-il , les avoit achetées pour faire le grand tour.... Mais elles n'ont pas été plus loin que Paris.... Cela vaut du neuf.... M. Dessein elles sont trop bonnes.... & je passai à une autre qui étoit derriere , & qui me parut me convenir.... J'en-

92 V O Y A G E
traï, sur le champ, en négociation du prix.... Cependant dis-je, en ouvrant la portiere & en montant dedans, il me semble qu'on auroit bien de la peine à y tenir deux.... Ayez la bonté, Madame, dit M. Dessein en lui offrant son bras, d'y monter aussi..... La Dame hésita une demie-seconde.... Et s'y plaça... Et M. Dessein, à qui un Domestique faisoit signe qu'il vouloit lui parler, ferma, par inadvertance, sans doute, la portiere sur nous, & nous laissa.





CHAPITRE XV.

A V E U.

VOILA qui est plaisant, dit la Dame, en fouriant. C'est la seconde fois que par des hazards fort indifférens on nous laisse ensemble : *cela est comique.*

Il ne manque, du moins, pour le rendre tel, lui dis-je, que l'usage *comique* que la galanterie Française voudroit faire de cette aventure..... Faire l'amour dans le premier moment.... Offrir sa personne au second....

C'est là leur fort, répondit la Dame.

On le suppose , au moins.....
Et je ne fais trop comment cela
est arrivé.... Mais ils ont acquis
la réputation de mieux faire l'a-
mour que tous les autres hom-
mes.... Reste à favoir s'ils ont
plus d'aptitude à saisir le mo-
ment favorable.... Pour moi je
les crois très-mal adroits..... &
qu'ils exercent plus que d'au-
tres la patience de Cupidon....

Quoi ! Vous croiriez qu'ils
songent à faire l'amour par sen-
timent !

C'est comme si je prétendois
qu'on pourroit faire un bel ha-
bit avec des morceaux de reste
& de toutes couleurs..... Ou
qu'on peut faire réellement l'A-

mour tout d'un coup & à la première rencontre, en disant seulement qu'on le fait..... Ils ne font tout au plus que proposer & la chose & eux-mêmes avec le pour & le contre à l'examen d'un esprit solide & qui n'est point animé.....

La Dame m'écoutoit comme si elle s'attendoit à quelque chose de plus.....

Considérez donc, Madame, lui dis-je, en posant ma main sur la sienne....

Que les personnes graves détestent l'Amour à cause du nom.

Les intéressées le haïssent, parce qu'elles donnent la préférence à autre chose.

Les hypocrites paroissent l'avoir en horreur, en feignant de n'aspirer qu'aux choses célestes.

Le vrai de tout cela, c'est que nous sommes beaucoup plus effrayés que blessés par cette passion.... Un homme qui ne prononceroit le mot d'amour qu'après une heure ou deux de silence, paroîtroit tout-à-fait extraordinaire..... Ah ! Quel homme ! qu'il est gauche ! Cependant, admirez ma simplicité !.... Il me semble qu'une suite de petites attentions tranquilles.... Qui se montreroient de façon à ne pas allarmer, & ne seroient pourtant pas assez vagues pour être méprisées,

prisées, un tendre regard de temps en temps, mais peu, ou même point du tout de discours à ce sujet.... Il me semble.... Oui, la nature s'en mêleroit & façonneroit tout cela comme elle l'entend....

Hé bien ! dit la Dame, en rougissant, je crois que vous n'avez point cessé de me faire l'amour depuis que nous sommes ensemble.....





C H A P I T R E X V I .

*L E M A L H E U R**E T L E B O N H E U R .*

LE retour de Mr. Dessenin marqua le malheur. Il ouvrit la portiere , & dit à la Dame que Mr. le Comte de L. son frere venoit d'arriver... Je souhai-
tois certainement tout le bien possible à la Belle : mais j'avoue-
rai que cet événement attrista mon cœur. Je ne lui cachai pas la peine qu'il me faisoit.. En vérité, Madame , il est fatal à une proposition que j'allois vous faire... Je...

Il est inutile , dit-elle , en m'interrompant & en mettant une de ses mains sur les deux miennes, de m'expliquer votre projet. Il est rare , mon bon Monsieur , qu'un homme ait quelque proposition à faire à une femme sans qu'elle en ait le pressentiment...

Oui , la Nature , dis-je , l'arme de ce pressentiment pour la garantir du piège...

Mais , dit-elle , en me fixant , est-ce que j'aurois eu quelque chose à craindre ? Je ne puis le croire , & à vous parler franchement , j'étois déterminée à accepter votre proposition si vous me l'eussiez faite.... Elle

se tut un moment... Je suis persuadée, reprit-elle, que vous m'auriez disposée à vous raconter une histoire qui, de tout ce qui auroit pu nous arriver dans le voyage, auroit rendu la compassion la chose la plus dangereuse...

Et me disant cela, elle me tendit la main.... Je la baifai deux fois, & elle descendit de la chaise en me disant adieu avec un regard mêlé de sensibilité & de douceur.





CHAPITRE XVII.

LA MANIERE DE VOIR.

ELLE ne m'eût pas sitôt quitté que je commençai à m'ennuyer. Je sentis que les momens étoient plus longs, & je n'ai, peut-être, jamais fait un marché de douze guinées aussi promptement dans toute ma vie que celui de ma chaise. Je donnai ordre qu'on m'amènât des chevaux de poste, & je dirigeai mes pas vers l'Hôtellerie.

Ciel ! dis-je, en entendant

cing heures sonner, & en faisant réflexion qu'il n'y avoit que deux heures que j'étois à Calais, quel volume d'aventures cet instant si court ne pourroit-il pas produire ? quel sujet pour un homme qui s'intéresse à tout, & ne laisse rien échapper de ce que le temps & le hafard lui présentent continuellement !

Je ne sçais si cet ouvrage aura jamais quelque utilité. Peut-être qu'un autre réussira mieux. Mais qu'importe ? C'est un essai que je fais sur la nature humaine... Il ne me coûte que mon travail. Cette expérience me fait plaisir. Elle ani-

me la circulation de mon sang, dissipe les humeurs sombres, éclaire mon jugement & ma raison : c'est assez... Je suis trop payé.

Je plains l'homme qui voyageant de Dan à Bersheba (*a*), peut s'écrier : tout est triste ! Oui, sans doute, le monde entier est stérile pour ceux qui ne veulent pas cultiver les fruits qu'il présente : mais, me disois-je à moi-même, en frottant gaie-ment mes mains l'une contre l'autre, je serois au milieu d'un désert que je trouverois de quoi m'affecter.... Un doux Mirthe,

(*a*) Villes qui étoient situées aux deux extrémités de la Judée.

un triste Cyprès m'attireroient sous leur feuillage... Je les bénirois de l'ombrage bienfaisant qu'ils m'offrieroient.... Je graverois mon nom sur leur écorce, je leur dirois vous êtes les arbres les plus agréables de tout le désert. Je gémirois avec eux en voyant leurs feuilles dessécher & tomber, & ma joie se mêleroit à la leur quand le retour de la belle saison les couronneroit d'une riante verdure.

Le sçavant Smelfungus voyagea de Boulogne à Paris, de Paris à Rome, & ainsi de suite. Le sçavant Smelfungus avoit la jaunisse. Accablé d'une humeur sombre, tous les ob-

jets qui se présenterent à ses yeux lui parurent décolorés & défigurés.... Il nous a donné la relation de ses Voyages : ce n'est qu'un triste détail de ses pitoyables sensations.

Je rencontrai Smelfungus sous le grand portique de Panthéon.... Il en sortoit.... Hé bien ! que dites-vous de ce superbe édifice ? lui dis-je. Moi ? *Ce n'est qu'un vaste Cirque pour un combat de Coqs....* Je voudrois, lui dis-je, que vous n'eussiez rien dit de pis de la Vénus de Médicis.... J'avois appris, en passant à Florence, qu'il avoit fort mal traité la Déesse parce qu'il la regardoit

comme la beauté la plus prostituée du pays.

Smelfungus revenoit de ses Voyages , & je le rencontrai encore à Turin.... Il n'eut que de tristes aventures sur la terre & sur l'onde à me raconter. Il n'avoit vu que des gens qui s'entre-mangent comme les Antropophages.... Il avoit été écorché vif, & plus maltraité que Saint Barthelemy dans toutes les auberges où il étoit entré.

Oh ! je veux le publier dans tout l'Univers , s'écria - t - il. Vous ferez mieux , lui dis-je , d'aller voir votre Médecin.

Mundungus, homme dont les

richesses étoient immenses, se dit un jour : allons, faisons *le grand tour*. Il va de Rome à Naples, de Naples à Venise, de Venise à Vienne, à Dresde, à Berlin... Et Mundungus, à son retour, n'avoit pas retenu une seule anecdote agréable... Il ne disoit pas une seule chose qui eût du bon sens & de la liaison. Il avoit parcouru les grandes routes sans jeter les yeux ni d'un côté ni de l'autre, de crainte que l'amour ou la compassion ne le détournât de son chemin.

Que la paix soit avec eux s'ils peuvent la trouver ! Mais le Ciel, s'il étoit possible d'y

atteindre avec de pareilles humeurs, n'auroit point d'objets qui pussent fixer & amollir la dureté de leurs cœurs,.... Les doux esprits, sur les aîles de l'amour, viendroient se réjouir de leur arrivée : ils n'entendroient autre chose que des cantiques de joie, des extases de ravissement & de bonheur.... O ! mes chers Lecteurs, les ames de Smelfungus & de Mundungus... Je les plains... Elles n'ont point apporté de sensibilité.... Les douces sensations ne les affectent jamais.... Smelfungus, Mundungus, seroient placés dans la demeure la plus heureuse du Ciel.... Les

SENTIMENTAL. 109
ames de Smelfungus & de Mundungus s'y croiroient malheureuses, & gémiroient pendant toute l'éternité.



CHAPITRE XVIII.

MONTREUIL.

MON porte-manteau étoit tombé une fois de derrière la chaise ; j'avois été obligé de descendre deux fois par la pluie, & je m'étois mis une autre fois dans la boue jusqu'aux genoux pour aider le Postillon à l'attacher.... Je ne favois ce qui causoit un dérangement si fréquent. J'arrive à Montreuil, & l'Hôte me demande si je n'ai pas besoin d'un domestique. A ce mot, je devine que c'est

SENTIMENTAL. III

le défaut d'un domestique qui est cause que mon porte-manteau se déränge si souvent.

Un domestique ? dis-je. Oui j'en ai bien besoin. Il m'en faut un. Monsieur, dit l'Hôte, c'est qu'il y a ici près un jeune homme qui seroit charmé d'avoir l'honneur de servir un Anglois. Et pourquoi plutôt un Anglois qu'un autre ? Ils sont si généreux ! répond l'Hôte. Bon ! dis-je, en moi-même. Je gage que ceci me coûtera vingt sols de plus ce soir... C'est qu'ils ont de quoi faire les généreux, ajouta-t-il. Courage ! me disois-je, autres vingt sols à noter. Pas plus tard qu'hier

au soir, continua-t-il, un Milord Anglois offrit un écu à la fille.... Tans pis pour Mademoiselle Jeanneton, dis-je.

Mademoiselle Jeanneton étoit fille de l'Hôte; & l'Hôte s'imaginant que je n'entendois pas bien le François, se hasarda à m'en donner une leçon. Ce n'est pas *tant pis*, que vous auriez dû dire, Monsieur, c'est *tant mieux*. C'est toujours tant mieux quand il y a quelque chose à gagner; tant pis quand il n'y a rien.

Oh ! cela revient au même, lui dis-je. Pardonnez-moi, Monsieur, dit l'Hôte : cela est bien différent.

Ces

Ces deux expressions tant pis & tant mieux font les deux grands pivots de presque toutes les conversations Françoises, & il est bon d'avertir qu'un Etranger qui va à Paris, feroit bien de s'instruire, avant d'arriver, de toute l'étendue de leur usage.

Un jeune Marquis, plein de vivacité, demanda à M. Hume, à la table de notre Ambassadeur, s'il étoit M. Hume le Poëte. Non, dit M. Hume, tranquillement. Tant pis, répond le Marquis.

C'est M. Hume, l'Historien, dit un autre. Ah! tant mieux,

dit le Marquis, & M. Hume, dont le cœur, comme on sçait, est excellent, remercia le Marquis pour son tant pis & pour son tant mieux.

L'Hôte après sa leçon appella La Fleur. C'est ainsi que se nommoit le jeune homme qu'il me propofoit. Je ne puis rien dire de ses talens ; Monsieur en jugera mieux que moi : mais pour sa probité, j'en réponds.

Je ne sçais quel ton il donna à ce qu'il disoit : mais il me fit faire attention à ce que j'allois faire, & La Fleur qui attendoit dehors avec cette impatience qu'ont tous les

SENTIMENTAL. 115
enfans de la nature en cer-
taines occasions, fit son en-
trée.



H ij



CHAPITRE XIX.

*IL FAUT SAVOIR
S'ACCOMMODER DE TOUT.*

JE suis disposé à penser favorablement de tout le monde au premier abord, & surtout d'un pauvre Diable qui vient offrir ses services à un aussi pauvre Diable que moi : mais ce penchant me donne quelquefois de la défiance ; il m'autorise, du moins, à en avoir. J'en prends plus ou moins selon l'humeur qui me domine, & le cas dont il s'a-

git... Je puis ajouter aussi, selon le sexe à qui je dois avoir affaire.

Dès que La Fleur entra dans la chambre, son air ouvert & naturel triompha de la défiance. Je me décidai sur le champ en sa faveur; & je l'arrêtai sans hésiter. La Prudence me chuchota que je ne sçavois pas ce qu'il sçavoit faire. Hé bien! je découvrirai ses talens à mesure que j'en aurai besoin... D'ailleurs un François est propre à tout.

Cependant la curiosité m'aiguillonna, & quelle fut ma surprise! Le pauvre La Fleur ne sçavoit que battre du tambour

& jouer quelques marches sur le fifre. Je sentis que ma foiblesse n'avoit jamais été insultée plus vivement que dans cette occasion par ma sagesse...

Malgré cela je résolus de me contenter des talens de La Fleur. Il avoit commencé son entrée dans le monde par satisfaire le noble desir qui enflamme presque tous ses Compatriotes... Il avoit servi le Roi plusieurs années : mais s'étant apperçu que l'honneur d'être Tambour n'ouvroit pas les portes de la récompense ni la carrière de la gloire , il s'étoit retiré sur ses terres , où il vivoit comme il plaisoit à Dieu. . . . c'est-à-

dire , aux dépens de l'air. . .

Ainsi me dit la Sagesse , vous avez pris un Tambour pour vous servir pendant ce voyage ? Et pourquoi ne l'aurois-je pas pris ? dis-je. N'ai-je pas mieux fait que la moitié de notre Noblesse qui voyage avec des *lanodors* de Laquais qu'elle paie , & qui lui laissent à payer de plus le Flûteur , le Harpiniste , la Clarinette , le Diable & tout son train ?.. Lorsqu'on peut se débarrasser d'un mauvais marché par une équivoque.... Je trouve qu'on n'est pas à plaindre....

Mais , La Fleur , vous savez , sans doute , faire quelque chose

de plus? Oh! qu'oui!.. Il pou-
voit faire des guêtres, & jouer
un peu du violon. Bravo! dit la
Sageffe.... Moi, lui dis-je, je
joue de la basse.... Ainsi nous
pourrons concerter....

Mais vous savez raser? Vous
accommodez un peu une perru-
que ?

J'ai les meilleures disposi-
tions.... ç'en est assez pour le
Ciel, lui dis-je, en l'interrom-
pant; & cela doit me suffire....

On servit le soupé.... Je me
mis à table. J'avois d'un côté
de ma chaise un Espagneul An-
glois, un Domestique François
de l'autre : j'étois aussi gai qu'on
peut l'être.... J'étois content

de mon empire.... Et si les Monarques favoient borner leurs desirs , ils seroient aussi heureux que je l'étois.





C H A P I T R E X X.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

LA FLEUR ne m'a point quitté pendant tous mes voyages , & il sera souvent question de lui. Il est bien juste que j'instruise un peu mes Lecteurs sur son compte. Et pourquoi même ne parviendrois-je pas à les intéresser en sa faveur ? Je n'ai jamais eu de raison de me repentir d'avoir suivi les impulsions qui m'avoient déterminé à le prendre : jamais Philosophe n'a eu de domestique plus fidele, plus attaché , plus véridique.

Ses talens de battre du tambour & de faire des guêtres, bons en eux-mêmes, ne m'étoient pas, à la vérité, d'une grande utilité, mais j'en étois bien recompensé par la gaieté perpétuelle de son humeur.... Elle suppléoit à tous les talens qu'il n'avoit pas, elle auroit même, dans mon esprit, effacé ses défauts. Sa figure m'étoit une ressource. J'y trouvois toujours de l'encouragement dans mes embarras, une espece de fil qui me faisoit sortir des difficultés que je rencontrois..... J'allois dire aussi des siennes : mais il sembloit que rien n'étoit difficile pour lui. La faim, la soif, le froid, le chaud, les

veilles, la fatigue, ne faisoient pas la moindre impression sur sa physionomie. Il étoit éternellement le même. Je ne fais si je suis Philosophe; Satan, qui se mêle de tout, veut me le persuader, mais si je le suis, je l'avoue, je me suis trouvé bien de fois humilié, en réfléchissant aux obligations que j'avois au caractère Philosophique de ce pauvre garçon. Combien de fois son exemple ne m'a-t-il pas excité à m'appliquer à une Philosophie plus sublime?... Avec tout cela La Fleur étoit un peu fat, mais c'étoit plutôt un mouvement de la nature que l'effet de l'art. Il n'eût pas demeuré

SENTIMENTAL. 125
trois jours à Paris que cette fa-
tuité disparut.... Je voulois ap-
prendre tout cela à mes Le-
cteurs. La chose valoit bien un
Chapitre.





CHAPITRE XXI.

CE QUI REND VERTUEUX.

J'INSTALAI le lendemain matin La Fleur dans sa charge. Je fis devant lui l'inventaire de mes six chemises & de ma culotte de soie noire, & je lui donnai la clef de mon portemanteau. Je lui dis de le bien attacher derrière la chaise, de faire atteler les chevaux, & d'avertir l'hôte de m'apporter son compte.

Ce garçon est heureux, dit l'hôte, en adressant la parole à cinq ou six filles qui entouroient

La Fleur, & lui souhaitoient affectueusement un bon voyage : voilà sa fortune faite. J'observois cette petite scene. La Fleur baisoit les mains des filles. Ses yeux se mouillerent, il les essuya trois fois, & trois fois, il promit d'apporter des Pardons de Rome à toute la bande.

Toute la Ville l'aime, me dit l'hôte : on le trouvera de manque à tous les coins de Montreuil. Il n'a qu'un seul défaut, c'est d'être toujours amoureux... Bon ! dis-je en moi-même. Cela m'évitera la peine de mettre chaque nuit ma culotte sous mon oreiller, & je faisois moins, en disant cela, l'éloge de La Fleur

que le mien. J'ai toute ma vie été amoureux d'une Princesse ou de quelqu'autre , & je compte bien l'être jusqu'à ma mort. Je suis très-persuadé que si j'étois destiné à faire une action basse , c'est qu'auparavant , j'aurois cessé d'aimer & que je ne la ferois que dans l'intervale d'une passion à l'autre. J'ai éprouvé quelquefois de ces interregnes , & je me suis toujours apperçu que mon cœur étoit fermé pendant ce temps : il étoit si endurci qu'il falloit que je fisse un effort sur moi pour soulager un misérable , en lui donnant seulement six sols. Je me hâtois alors de sortir de cet état d'indifférence.

rence. Le moment où je me retrouvais ranimé par la tendre passion ; étoit le moment où je redevenois généreux & compatissant. J'aurois tout fait, ou pour obliger mes freres, ou, par complaisance, pour la compagnie dans laquelle je me trouvois. Je n'y mettois qu'une condition ; c'est qu'il n'y auroit point eu de crime.... Mais que fais-je, en disant tout ceci ? qu'on ne s'y trompe pas. Ce n'est pas mon éloge, c'est celui de la passion.





CHAPITRE XXII.

FRAGMENT.

DE toutes les Villes de la Thrace, celle d'Abdere étoit la plus abandonnée à la débauche : elle étoit plongée dans un débordement de mœurs effroyable. C'est envain que Démocrite, qui y faisoit son séjour, employoit tous les efforts de l'ironie & de la risée pour l'en tirer : il n'y pouvoit réussir. Le poison, les conspirations, le meurtre, le viol, les libelles diffamatoires, les pasquinades, les séditions y regnoient : on n'osoit

fortir le jour ; c'étoit encore pis la nuit.

Ces horreurs étoient à ce point lorsqu'on représenta l'Andromede d'Euripide à Abdere. Tous les Spectateurs en furent charmés. Mais de tous les endroits dont ils furent enchantés, rien ne frappa plus leur imagination que les tendres sensations de la nature, qu'Euripide avoit peint dans le discours pathétique de Persée.

O ! Cupidon , Roi des Dieux & des hommes.

Tout le monde, le lendemain, parloit en vers Iambiques. Ce discours de Persée faisoit le sujet de toutes les conyersations....

On ne faisoit que répéter dans chaque maison, dans chaque rue :

O ! Cupidon, Roi des Dieux & des hommes

Tout rétentissoit du nom de Cupidon ; le nom de ce Dieu mis en refrain, flattoit plus que la plus douce mélodie. On n'entendoit de tous côtés que Cupidon, Cupidon, Roi des Dieux & des hommes.... Le même feu saisit tout le monde ; & toute la Ville, comme si ses habitans n'avoient eu qu'un même cœur, se livra à l'amour.

Les Apôticaires d'Abdere cessèrent de vendre de l'Ellebore ; les faiseurs d'armes ne vendirent plus d'instrumens de

mort. L'amitié, la vertu re-
gnerent par-tout. Les ennemis
les plus irréconciliables s'entre-
donnerent publiquement le bai-
ser de paix.... Le siècle d'or re-
vint & répandit ses bienfaits
sur Abdere. Les Abderitains
jouoient des airs tendres sur le
chalumeau, le beau sexe quit-
toit les robes de pourpre, &
s'asseyoit modestement sur le ga-
zon pour écouter ces doux con-
certs.

Il n'y avoit, dit le Fragment,
que la puissance d'un Dieu
dont l'Empire s'étend du Ciel
à la terre, & jusques dans le
fond des eaux, qui pût opé-
rer ce prodige.



CHAPITRE XXIII.

PLAISIR RAREMENT GOUTÉ.

QUAND tout est prêt , & qu'on a discuté , chaque article de la dépense , il y a encore , à moins que le mauvais traitement n'ait remué votre bile en aigrissant votre humeur , une autre affaire à ajuster à la porte avant de monter en chaise. C'est avec les fils & les filles de la pauvreté que vous avez affaire. Ils vous entourent.... Et que personne ne les rebute!..... Ce que souffrent ces malheureux est déjà trop cruel

pour y ajoûter de la dureté. Il vaut mieux avoir quelque monnoie à leur distribuer; & c'est un conseil que je donne à tous les Voyageurs.... Ils n'auront pas besoin d'écrire les motifs de leur générosité : ils seront enregistrés ailleurs.

Personne ne donne moins que moi, parce qu'il y a peu de mes connoissances qui aient moins à donner : mais c'étoit le premier acte de cette nature que je faisois en France ; je le fis avec plus d'attention.

Hélas ! disois-je, en les montrant au bout de mes doigts, je n'ai que huit sols, & je voyois huit pauvres femmes &

autant d'hommes pour les recevoir.

Un de ces hommes sans chemise, & dont l'habit tomboit en lambeaux se trouvoit au milieu des femmes. Il s'en retira aussi-tôt en faisant la révérence. Si tout le Parterre crioit d'une voix : place aux Dames, il ne montreroit pas plus de déférence pour le beau sexe que ce pauvre homme.

Juste Ciel ! m'écriai-je en moi-même, par quelles sages raisons avez-vous ordonné que la mendicité & la politesse seroient réunies dans ce pays, quand elles sont si opposées dans les autres régions.

Je lui offris un de mes huit fols uniquement parce qu'il avoit été honnête.

Un pauvre petit homme, plein de vivacité, & qui étoit vis-à-vis de moi, après avoir mis sous son bras un fragment de chapeau, tira sa tabatiere de sa poche, & offrit généreusement une prise de tabac à toute l'assemblée.... C'étoit un don de conséquence, & chacun le refusa en faisant une inclination.... Il les sollicita avec un air de franchise ; prenez, prenez-en, dit-il, en regardant d'un autre côté.... Et à la fin ils en prirent. Ce seroit dommage, me dis-je, que ta boëte se vuidât. J'y mis

deux fols, & j'y pris moi-même une prise de tabac pour lui rendre le don plus agréable.... Il sentit le poids de la seconde obligation plus que celui de la première.... C'étoit lui faire honneur. L'autre, au contraire, étoit humiliante : il me falua jusqu'à terre.

Tenez, dis-je à un vieux soldat qui n'avoit qu'une main, & sembloit avoir vieilli dans le service, voilà deux fols pour vous.... Vive le Roi! s'écria le vieux soldat.

Il ne me restoit plus que trois fols. J'en donnai un pour l'amour de Dieu. C'est à ce titre qu'on me le demandoit. La pau-

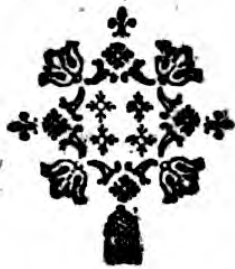
vre femme avoit la cuisse disloquée : on ne peut pas soupçonner que ce fut pour un autre motif.

Mon cher & très-charitable Monsieur!.... On ne peut pas renvoyer celui-là, me disois-je, Milord Anglois!... Le seul son de ce mot valoit l'argent, & je le payai du dernier de mes fols.... Mais dans l'empressement où j'avois été de les distribuer, j'avois oublié un pauvre honteux qui n'avoit personne pour faire la quête & qui, peut-être, auroit péri avant d'oser demander lui-même. Il étoit près de la chaise, mais hors du cercle, il essuyoit une larme qui découloit

le long de son visage, & il avoit l'air d'avoir vu de plus beaux jours. Bon Dieu ! me disois-je, & je n'ai pas un sol pour lui donner? ... Vous en avez mille, s'écrierent à la fois toutes les puissances de la nature qui étoient en mouvement chez moi. Je m'approchai de lui, & je lui donnai... Il n'importe quoi... Je rougirois à présent de me souvenir combien... J'étois honteux alors de penser combien peu... Si le Lecteur devine ma disposition, il peut juger, entre ces deux points donnés, à un écu ou deux près, quelle fut la somme précisée.

Je ne pouvois rien donner

aux autres.... Que Dieu vous bénisse, leur dis-je. Et le bon Dieu vous bénisse vous-même, s'écrierent le vieux foldat, le petit homme ! &c. Le pauvre honteux ne pouvoit rien dire.... il se retira dans un coin pour essuyer ses yeux en se détournant. Je crus qu'il me remercioit plus que tous ceux qui parloient.





C H A P I T R E XXIV.

L E B I D E T.

CES petites affaires ne furent pas sitôt ajustées que je montai dans ma chaise très-content de tout ce que j'avois fait à Montreuil..... La Fleur avec ses grosses bottes sauta sur un Bidet..... Il s'y tenoit aussi droit & aussi heureux qu'un Prince.

Mais qu'est-ce que le bonheur & les grandeurs dans cette scene factice de la vie? Rien n'y est stable ni permanent. Nous n'avions pas encore fait une lieue, qu'un Ane mort arrêta

tout court La Fleur dans sa course.... Le Bidet ne voulut pas passer. La contestation entre La Fleur & lui s'échauffa, & le pauvre garçon fut désarçonné & jetté par terre.

Il souffrit sa chute avec toute la patience du François qui auroit été le meilleur Chrétien, & ne dit pas autre chose que Diable ! Il remonta à cheval sur le champ, & battit le Bidet comme il auroit pu battre son tambour.

Le Bidet voloit d'un côté du chemin à l'autre, tantôt par-ci, tantôt par-là : mais il ne vouloit pas approcher de l'Ane mort. La Fleur, pour le corriger, infi-

stoit:.... Et le Bidet entêté le jetta encore par terre.

Qu'a votre Bidet, lui dis-je, La Fleur ? Monsieur, c'est le cheval le plus opiniâtre du monde. Hé bien ! s'il est obstiné, repris-je, il faut le laisser aller à sa fantaisie. La Fleur, qui étoit remonté, descendit & dans l'idée qu'il feroit aller le Bidet en avant, il lui donna un grand coup de fouet : mais le Bidet s'en retourna en galoppant à Montreuil. Peste ! dit La Fleur.

Je crois qu'il est bon de remarquer ici que quoique La Fleur dans ces accidens ne se fût fervi que de deux termes d'exclamation, il y en a cependant

dant trois dans la langue Française. Ils répondent à ce que les Grammairiens appellent le positif, le comparatif & le superlatif; & l'on se sert des uns & des autres dans tous les accidens imprévus de la vie.

Diabie est le premier degré, c'est le degré positif; il est d'usage dans les émotions ordinaires de l'esprit, & lorsque de petites choses contraires à notre attente arrivent. Qu'on joue par exemple au passe-dix, & que l'on ne rapporte deux fois de suite que double as, ou comme La Fleur, que l'on soit défarçonné & jetté par terre, ces petites circonstances & tant d'autres s'ex-

priment par Diable , & c'est pour cette raison que le cocuage qui , en certain pays de l'Europe , exige plus d'énergie , ne se plaint en France que par cette expression...

Mais dans une aventure où il entre quelque chose de dépitant , comme lorsque le Bidet s'enfuit en laissant La Fleur étendu par terre dans ses grosses bottes , alors vient le second degré , on se sert de peste !

Pour le troisieme...

Oh ! c'est ici que mon cœur se gonfle de compassion quand je songe à ce qu'un peuple aussi poli doit avoir souffert pour qu'il soit forcé à s'en servir...

Puissance qui délie nos langues & les rend éloquentes dans la douleur , accorde-moi des termes décens pour exprimer ce superlatif , & quel que soit mon fort , je céderai à la nature. . .

Mais il n'y a point de ces termes décens dans la langue Françoisè... Je pris mon parti , je formai la résolution de prendre les accidens qui m'arriveroient avec patience & fans faire d'exclamation.

La Fleur n'avoit pas fait cette convention avec lui-même. Il suivit le Bidet des yeux tant qu'il le put voir... Et l'on peut s'imaginer , si l'on veut ,

dès qu'il ne le vit plus , de quelle expression il fit usage pour conclure la scène.

Il n'y avoit guere de moyen avec des bottes fortes aux jambes de rattraper un cheval effarouché. Je ne voyois qu'une alternative ; c'étoit de faire monter La Fleur derriere la chaise , ou de l'y faire entrer...

Il vint s'asseoir à côté de moi , & dans une demi-heure nous arrivâmes à la poste de Nampont.





CHAPITRE XXV.

L'ANE MORT.

VOICI, dit-il, en tirant de son bissac, le reste d'une croûte de pain, voici ce que tu aurois partagé avec moi si tu avois vécu..... Je croyois que cet homme apostrophoit son enfant.... Mais c'étoit à son Ane qu'il adressoit la parole, & c'étoit le même Ane que nous avions vu en chemin, & qui avoit été si fatal à La Fleur... Il paroissoit le regretter si vivement qu'il me fit souvenir

des plaintes que Sancho Pança avoit faites dans une occasion semblable. Mais cet homme se plaignoit avec des touches plus conformes à la nature.

Il étoit assis sur un banc de pierre à la porte. Le panneau & la bride de l'Ane étoient à côté de lui : il les levoit de temps en temps, & les laissoit ensuite tomber... puis les regardoit fréquemment en levant la tête... Il reprit ensuite sa croûte de pain comme s'il alloit la manger... Mais après l'avoir tenue quelque temps à la main, il la posa sur le mors de la bride en regardant avec des yeux de desir l'arrangement qu'il ve-

noit de faire, & il soupira.

La simplicité de sa douleur assembla une foule de monde autour de lui; & La Fleur s'y mêla pendant qu'on atteloit les chevaux. Moi, j'étois resté dans la chaise, & je voyois & j'entendois par dessus la tête des autres.

Il disoit qu'il venoit d'Espagne, où il étoit allé du fond de la Franconie, & qu'il s'en retournoit chez lui. Chacun étoit curieux de sçavoir ce qui avoit pu engager ce pauvre vieillard à entreprendre un si long voyage.

Hélas! dit-il, le Ciel m'avoit donné trois fils. C'étoient les

plus beaux garçons de toute l'Allemagne. La petite vérole m'enleva les deux aînés. Le plus jeune étoit frappé de la même maladie; je craignis aussi de le perdre, & je fis vœu, s'il en revenoit, d'aller par reconnoissance en pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle.

Là il s'arrêta pour payer un tribut à la nature.... & pleura amèrement.

Il continua... Le Ciel, dit-il, me fit la faveur d'accepter la condition, & je partis de mon Hameau avec le pauvre animal que j'ai perdu.... Il a participé à toutes les fatigues de mon voyage. Il a mangé le même

pain que moi pendant toute la route.... Enfin il a été mon compagnon & mon ami.

Chacun prenoit part à la douleur de ce pauvre homme. La Fleur lui offrit de l'argent.... Il dit qu'il n'en avoit pas besoin. Hélas ! ce n'est pas la valeur de l'Ane que je regrette, c'est sa perte.... J'étois assuré qu'il m'aimoit... il leur raconta l'histoire d'un malheur qui leur étoit arrivé en passant les Pyrénées... Ils s'étoient perdus & avoient été séparés trois jours l'un de l'autre : pendant ce temps l'Ane l'avoit cherché autant qu'il avoit cherché l'Ane : à peine purent-ils manger l'un & l'au-

tre qu'ils ne se fussent retrouvés.

Vous avez au moins une consolation , lui dis-je , dans votre perte. C'est que je suis persuadé que vous lui avez été un tendre maître. Hélas ! dit-il , je le croyois ainsi pendant que le pauvre animal vivoit : mais à présent qu'il est mort , je crains que la fatigue de me porter ne l'ait accablé , & que je ne sois responsable d'avoir abrégé sa vie...

Quelle honte pour les hommes ! me dis-je en moi-même. Se croient-ils indignes de s'entr'aimer au moins autant que ce pauvre homme aimoit son Ane !



CHAPITRE XXVI.

LE POSTILLON.

CETTE histoire m'affecta. Le Postillon n'y prit pas garde, & il m'entraîna sur le Pavé au grand galop.

Le Voyageur qui brule de soif dans les déserts fabloneux de l'Arabie, n'aspire pas plus vivement au bonheur de trouver une source, que mon ame aspiroit après des mouvemens tranquilles.... J'aurois souhaité que le Postillon eût parti moins vite : mais au moment que le

bon Pélerin achevoit son histoire , il donna de si grands coups de fouet à ses chevaux , qu'ils partirent comme si le Dieu qui pouffoit ceux d'Hypolite eût été à leurs trouffes.

Pour l'amour de Dieu ! lui criois - je , allez plus doucement. Mais plus je criois , plus il excitoit ses chevaux. Que le Diable t'emporte donc ! lui dis-je. Vous verrez qu'il continuera d'aller vîte jusqu'à ce qu'il me mette en colere.... Ensuite il ira doucement pour me faire enrager.

Il n'y manqua pas. Il arriva à une hauteur , & fut obligé d'aller pas-à-pas. Je m'étois

fâché contre lui. . . . Je m'étois fâché ensuite contre moi-même pour m'être mis en colere... Un bon galop, dans ce moment m'auroit fait du bien. . . . Mais. . . .

Allons un peu plus vite, mon bon garçon, lui dis-je. . . .

Je voulois me rappeler l'histoire du pauvre Allemand & de son Ane : mais j'en avois perdu le fil, & il me fut aussi impossible de le retrouver qu'au Postillon d'aller le trot.

Hé bien ! que tout aille à l'aventure ! Je me sens disposé à faire de mon mieux, & tout va de travers.

La nature dans ses trésors a

toujours des lénitifs pour adoucir nos maux. Je m'endormis & ne me réveillai qu'au mot d'Amiens qui frappa mon oreille.

Oh! oh! dis-je , en me frottant les yeux.... C'est ici que ma belle Dame doit venir.





CHAPITRE XXVII.

RESOLUTION.

J'Eus, à peine, prononcé ces mots, que le Comte de L. & sa sœur passèrent dans leur chaise de poste. Elle me fit un salut de connoissance, mais avec un air qui sembloit signifier qu'elle avoit quelque chose à me dire. Je n'avois effectivement pas encore achevé de souper, que le domestique de son frere m'apporta un billet de sa part. Elle me prioit, le premier matin que je n'aurois rien à faire à Pa-

ris, de remettre la Lettre qu'elle m'envoyoit à Madame de R. Elle ajoutoit qu'elle auroit bien voulu me raconter son histoire, & qu'elle étoit bien fâchée de n'avoir pu le faire.... Mais que si jamais je passois par Bruxelles, & que je n'eusse pas oublié le nom de Madame L. elle auroit cette satisfaction.

Ah ! j'irai vous voir, charmante femme ! dis-je en moi-même. Rien ne me fera plus facile. Je n'aurai qu'à, en revenant d'Italie, traverser l'Allemagne, la Hollande. Et que m'en coutera-t-il de plus d'aller en Brabant ? à peine y a-t-il dix Postes. Mais il y en auroit

toit mille.... je les franchirois toutes. Quelles délices , pour prix de tous mes voyages, de participer aux incidens d'une triste histoire que la beauté qui en est le sujet raconte elle-même !.... Quelle félicité de la voir pleurer ! ç'en feroit une plus grande encore de tarir la source de ses larmes ; mais si je ne parviens pas à la dessécher, n'est-ce pas toujours une sensation exquise d'essuyer les joues mouillées d'une belle femme, assis à ses côtés pendant toute la nuit & dans le silence ?

Il n'y avoit certainement point de mal dans cette pensée.

Partie I.

L

J'en fis cependant un reproche amer & dur à mon cœur.

J'avois toujours joui du bonheur d'aimer quelque belle. Ma dernière flamme éteinte dans un accès de jalousie , s'étoit rallumée depuis trois mois aux beaux yeux de Lifette , & je lui avois juré qu'elle dureroit pendant tous mes voyages... Et pourquoi dissimuler la chose ? Je lui avois juré une fidélité éternelle : elle avoit des droits sur tout mon cœur. Partager mes affections , c'étoit diminuer ces droits... Les exposer , c'étoit les risquer... Et qui pouvoit m'assurer qu'il n'y auroit point de perte ? Et alors

Yorik , qu'aurez-vous à répondre aux plaintes d'un cœur si rempli de confiance , si bon , si doux ?... N'est-il pas irréprochable ?... Non , non , dis-je en m'interrompant moi-même , je n'irai pas à Bruxelles... Mais mon imagination , cependant , continue à se promener... Enchanteresse !... Ah ! cesse de m'offrir tes illusions... Elles sont heureusement dissipées. Je ne vois plus que ma Lisette. Je me rappelle ses regards au dernier moment de notre séparation : dans ce moment où l'ame , à force de sentir , ne nous permettoit pas d'exprimer notre adieu par le mot même. Et

n'est-ce pas là ton portrait ?
ma chere Lifette ? N'est-ce pas
toi qui me l'as attaché au col
avec ce ruban noir ? Je rougis
en le fixant... Je voulus le bai-
ser... & je n'osai en approcher
mes lèvres. Cette tendre fleur
doit-elle se flétrir jusques dans
la racine ? Et qui en feroit
cause ? N'est-ce pas moi , au
contraire , qui ai promis que
mon sein feroit son abri ?

Source éternelle de félicité !
m'écriai-je en tombant à gé-
noux, foyez témoin avec tous
les esprits célestes , que je
n'irai point à Bruxelles , à
moins qu'il ne fallut passer
par-là pour gagner le Ciel, &

SENTIMENTAL. 165
que Lisette n'y vint avec moi.
Le cœur dans des transports
de cette nature dit toujours
trop malgré le jugement.





CHAPITRE XXVIII.

L A L E T T R E.

LA fortune n'avoit pas favorisé La Fleur. Il n'avoit pas été heureux dans ses faits de Chevalerie , & depuis vingt-quatre heures , à peu près , qu'il étoit à mon service , rien ne s'étoit offert pour qu'il pût signaler son zele. Le domestique du Comte de L..... qui m'avoit apporté la Lettre , lui parut une occasion propice , & il la faisit. Dans l'idée qu'il me feroit honneur par ses attentions , il le prit dans un ca-

binet de l'Auberge, & le régala du meilleur vin de Picardie. Le domestique du Comte, pour n'être pas en reste de politesse, l'engagea à venir avec lui à l'Hôtel. L'humeur gaie & douce de La Fleur mit bientôt tous les gens de la maison à leur aise vis-à-vis de lui. Il n'étoit pas chiche, en vrai François, de montrer les talens qu'il possédoit, & en moins de cinq ou six minutes il prit son fifre, & la Femme de chambre, le Maître d'Hôtel, le Cuisinier, la laveuse de vaisselle, les Laquais, les chiens, les chats, tout, jusqu'à un vieux singe, se mit aussi-tôt à danser.

Jamais cuisine n'avoit été si gaie.

Madame de L.... en passant de l'appartement de son frere dans le sien , surprise des ris & du bruit qu'elle entendoit , sonna sa femme de chambre pour en sçavoir la cause ; & dès qu'elle sçut que c'étoit le domestique du Gentilhomme Anglois qui avoit répandu la gaieté dans la maison en jouant du fifre , elle lui fit dire de monter.

La Fleur , en montant les escaliers , s'étoit chargé de mille complimens de la part de son Maître pour Madame , ajoutant bien des choses au

sujet de la fanté de Madame , que son maître seroit au désespoir , si Madame se trouvoit incommodée par les fatigues du voyage , & que Monsieur avoit reçu la Lettre que Madame lui avoit fait l'honneur de lui écrire.... Et sans doute , il m'a fait l'honneur , dit Madame , en interrompant La Fleur , de me répondre par un billet?...

Elle lui parut dire cela d'un ton qui annonçoit tellement qu'elle étoit sûre du fait , que La Fleur n'osa la détromper..... Il trembla que je n'eusse fait une impolitesse , peut-être , eut-il peur aussi qu'on ne le regardât comme un sot de s'attacher à un

maître qui manquoit d'égards pour les Dames ; & lorsqu'elle lui demanda s'il avoit une lettre pour elle, oh ! qu'oui, dit-il, Madame. Il mit aussi-tôt son chapeau par terre, & saisissant le bas de sa poche droite avec la main gauche, il commença à chercher la lettre avec son autre main.... Il fit la même recherche dans sa poche gauche : Diable ! disoit-il. Ensuite il chercha dans les poches de sa veste, & même de son gousset : Peste !..... Enfin il les vuida toutes sur le plancher où il étala un col sale, un mouchoir, un peigne, une mèche de fouet, un bonnet de nuit.... Il regarda entre les bords

de son chapeau , & peu s'en fallut qu'il ne plaçât là la troisieme exclamation : mais son étourderie en prit la place. Excusez , dit-il , Madame , il faut que j'aie laissé la lettre sur la table de l'auberge. Je vais courir la chercher , & je serai de retour dans trois minutes.

Je venois de me lever de table quand La Fleur entra pour me conter son aventure. Il me fit naïvement le récit de toute l'histoire , & il ajouta que si Monsieur avoit , par hasard , oublié de répondre à la lettre de Madame , il pouvoit réparer cette faute par tout ce qu'il venoit de faire.... Sinon que les

choses resteroient comme elles étoient d'abord.

Je n'étois pas sûr que l'étiquette m'obligeât de répondre ou non ; mes cheveux ne se sont pas blanchis dans l'étude de cette loi. Mais un Démon même n'auroit pas pu se fâcher contre La Fleur. C'étoit son zele pour moi qui l'avoit fait agir. S'y étoit-il mal pris ? me jettoit-il dans un embarras ? Son cœur n'avoit pas fait de faute. . . . Je ne crois pas que je fusse obligé d'écrire. . . . La Fleur avoit , cependant , l'air d'être si satisfait de lui-même que. . . .

Cela est fort bien , lui dis-je , cela suffit. Il sortit de la

chambre avec la vitesse d'un éclair, & m'apporta presque aussitôt une plume, de l'encre & du papier..... Il approcha la table d'un air si gai, si content que je ne pus me défendre de prendre la plume.

Mais qu'écrire? Je commençai & recommençai. Je gâtai inutilement cinq ou six feuilles de papier... Je n'étois pas d'humeur à écrire.

La Fleur qui s'imaginait que l'encre étoit trop épaisse, m'apporta de l'eau pour la délayer. Il mit ensuite devant moi de la poudre & de la cire d'Espagne. Tout cela ne faisoit rien. J'écrivais, j'effaçais, je déchirois, je

brûlois & je me remettois à écrire avec aussi peu de succès. Peste de l'étourdi!... me disois-je à moi-même à voix basse.... Je ne peux pas écrire cette lettre..... Je jettai de désespoir la plume à terre.

La Fleur , qui vit mon embarras , s'avança d'une manière respectueuse , & en me faisant mille excuses de la liberté qu'il alloit prendre , il me dit qu'il avoit dans sa poche une lettre qui pourroit , peut-être , me servir de modele. Un Tambour de son Régiment l'avoit écrite à la femme d'un Caporal.

Je ne demandois pas mieux que de le contenter. Voyons-la , lui dis-je.

Il tira alors de sa poche un petit porte-feuille rempli de lettres & de billets doux. Il dénoua la corde qui le lioit, en tira les lettres, les mit sur la table, les feuilleta les unes après les autres, & après les avoir toutes repassées à deux reprises différentes, il s'écria enfin : Monsieur, c'est celle-ci. Il la déploya, la mit devant moi, & se retira à trois pas de la table pendant que je la lisois.



L E T T R E. (a)

M A D A M E,

*J*E suis pénétré de la douleur la plus vive, & réduit en même-temps au désespoir par ce retour imprévu du Caporal qui rend notre entrevue de ce soir la chose du monde la plus impossible.

Mais vive la joie ! & toute la mienne sera de penser à vous.

L'amour n'est rien sans sentiment.

Et le sentiment est encore moins sans amour.

On dit qu'on ne doit jamais se désespérer.

On dit aussi que Mr. le Caporal

(a) Cette Lettre est en François dans l'original.

monte

SENTIMENTAL. 177

monte la garde mercredi : alors ce sera mon tour.

Chacun à son tour.

*En attendant vive l'amour ! &
vive la bagatelle !*

Je suis,

MADAME,

*avec tous les sentimens les
plus respectueux & les plus
tendres , tout à vous ,*

JACQUES ROC.

Il n'y avoit qu'à changer le Caporal en Comte... Ne point parler de monter la garde le Mercredi. La Lettre , au surplus , n'étoit ni bien ni mal. Ainsi pour contenter le pauvre La Fleur , qui trembloit pour ma réputation , pour la sienne

Partie I.

M

& pour sa Lettre, j'habillai ce chef-d'œuvre à ma guise. Je cachetai ce que j'avois écrit. La Fleur le porta à Madame de L... & nous partîmes le lendemain matin pour Paris.





CHAPITRE XXIX.

P A R I S.

L'AGREABLE Ville quand on a un bel équipage, une douzaine de Laquais & une couple de Cuifiniers! avec quelle liberté, quelle aifance on y vit!

Mais un pauvre Prince, fans cavalerie, & qui n'a pour tout bien qu'un fantassin, fait bien mieux d'abandonner le champ de bataille & de fe confiner dans le cabinet, s'il peut s'y amufer.

J'avoue que mes premieres fenfations, dès que je fus feul

M ij

dans ma chambre, furent bien éloignées d'être aussi flateuses que je me l'étois figuré.... Je m'approchai de la fenêtre, & je vis à travers les vitres une foule de gens de toutes couleurs qui couroient après le plaisir : les vieillards avec des lances rompues & des casques qui n'avoient plus leurs masques : les jeunes chargés d'une armure brillante d'or, ornés de tous les riches plumages de l'Orient, & jouânt tous en faveur du plaisir, comme les preux Chevaliers faisoient autrefois dans les tournois pour acquérir de la gloire & de l'estime.

Hélas ! mon pauvre Yorick,

SENTIMENTAL. 187

m'écriai-je, que fais-tu ici? A peine es-tu arrivé que ce fracas brillant te jette dans le rang des atômes. Ah! cherche quelque rue détournée, quelque profond cul-de-sac où l'on n'ait jamais vu de flambeau darder ses rayons, ni entendu de carrosse rouler..... C'est là où tu peux passer ton temps. Peut-être y trouveras-tu quelque griffette qui te le fera paroître moins long. Voilà les espèces de cotteries que tu pourras fréquenter.

Je périrai plutôt, m'écriai-je, en tirant de mon portefeuille, la lettre que Madame de L.... m'avoit chargé de remettre. J'i-

rai voir Madame de R.... &
c'est la premiere chose que je
ferai... La Fleur?.. Monsieur.
Faites venir un Perruquier....
Vous donnerez ensuite un coup
de vergette à mon habit.





CHAPITRE XXX.

LA PERRUQUE.

LE Perruquier entre. Il jette un coup d'œil sur ma perruque, & refuse net d'y toucher. C'étoit une chose au-dessus ou au-dessous de son art. Mais, comment donc faire ? lui dis-je.... Monsieur, il en faut prendre une de ma façon. J'en ai de toutes faites... Voyons. Il sortit & rentra presque aussi-tôt avec cinq ou six perruques.

Celle-ci vous va à merveil-

M i v

le.... Oui? Hé bien! soit....
Mais je crains, mon ami, lui
dis-je, que cette boucle ne se
foutienne pas.... Vous pour-
riez, dit-il, la tremper dans
la mer, elle tiendrait.

Tout est grand à Paris, me
disois-je. La plus grande éten-
due des idées d'un Perruquier
Anglois n'auroit jamais été
plus loin qu'à lui faire dire :
trempez-la dans un seau d'eau.
Quelle différence ! C'est com-
me le temps à l'Eternité.

Je l'avouerai : je déteste tou-
tes les conceptions froides &
phlegmatiques, & toutes les
idées minces & bornées, dont
elles naissent : je suis ordina-

rement si frappé des grands ouvrages de la nature que , si je le pouvois , je n'aurois jamais d'objets de comparaison que ce ne fût pour le moins une montagne. Tout ce qu'on peut dire du sublime François , à cet égard , c'est que la grandeur consiste plus dans le mot que dans la chose. La mer remplit , sans doute , l'esprit d'une idée vaste : mais Paris est si avant dans les terres , qu'il n'y avoit pas d'apparence que je prisse la poste pour aller à cent miles de-là faire l'expérience dont me parloit le Perruquier. Ainsi le Perruquier ne me disoit rien,

Unseau d'eau fait , sans contredit , une triste figure vis-à-vis de la mer : mais il a l'avantage d'être sous la main , & l'on peut y tremper la boucle en un instant...

Difons le vrai. L'expression Françoisè exprime plus qu'on ne peut faire. C'est , du moins , ce que je pense après y avoir bien réfléchi.

Je ne sçais si je me trompe : mais il me semble que ces minuties sont des marques beaucoup plus sûres & beaucoup plus distinctives des caractères nationaux que les affaires les plus importantes de l'Etat , où il n'y a ordinairement que

les grands qui agissent. Ils se ressemblent & parlent à peu près de même dans toutes les Nations , & je ne donnerois pas douze sols de plus pour avoir le choix entr'eux tous.

Le Perruquier me disoit qu'il vouloit que ma perruque fît sa réputation , & il resta si long-temps à l'accommoder , que je trouvai qu'il étoit trop tard pour aller chez Madame de R. porter ma lettre..... Cependant quand un homme est une fois habillé pour fortir , il ne peut guere faire de réflexions sérieuses. Je pris par écrit le nom de l'hôtel de Modene où j'étois logé , & je

188 V O Y A G E
fortis fans sçavoir où j'irois....
J'y songerai , dis-je , en mar-
chant.





CHAPITRE XXXI.

LE POULX.

LES petites douceurs de la vie en rendent la durée moins ennuyeuse & plus supportable. Les graces , la beauté disposent à l'amour : elles ouvrent la porte , & on y entre insensiblement.

Je vous prie , Madame , d'avoir la bonté de me dire par où il faut prendre pour aller à l'*Opéra Comique*. Très-volontiers, Monsieur , dit-elle , en quittant son ouvrage.

J'avois jetté les yeux dans

cinq ou six boutiques pour chercher une figure qui ne se renfrogneroit pas en lui faisant cette question. Celle-ci me plut & j'entrai.

Elle étoit assise sur une chaise basse dans le fond de la boutique en face de la porte , & brodoit des manchettes. Très-volontiers , dit-elle , & elle se leva d'un air si gai , si gracieux , que si j'avois dépensé cinquante louis dans sa boutique , j'aurois dit... cette femme est reconnoissante.

Il faut tourner , Monsieur , dit-elle , en venant avec moi à la porte , & en me montrant la rue qu'il falloit prendre , il

faut d'abord tourner à votre gauche... Mais prenez garde... Il y a deux rues ; c'est la seconde... Vous la suivrez un peu , & vous verrez une Eglise. Quand vous l'aurez passée , vous prendrez à droite , & cette rue vous conduira au bas du Pont-Neuf qu'il faudra passer... Vous ne trouverez personne alors qui ne se fasse un plaisir de vous montrer le reste du chemin...

Elle me répéta tout cela trois fois avec autant de patience & de bonté qu'elle me l'avoit d'abord dit , & si des tons & des manières , ont une signification , (& ils en ont une ,

fans doute , à moins que ce ne soit pour des cœurs insensibles) , elle sembloit s'intéresser à ce que je ne me perdisse pas.

Cette femme , qui n'étoit guere au dessus de l'ordre des grifettes , étoit charmante : mais je suppose que ce ne fut pas sa beauté qui me rendit si sensible à sa politesse. La seule chose dont je me souviens bien , c'est que je la fixai en lui disant combien je lui étois obligé. Je réitérai mes remerciemens autant de fois qu'elle m'avoit instruit.

Je n'étois pas à dix pas de sa porte , que j'avois oublié
tout

tout ce qu'elle m'avoit dit... Je regardai derriere moi , & je la vis qui étoit encore sur sa boutique pour observer si je prendrois le bon chemin. Je retournai pour lui demander s'il falloit d'abord aller à droite ou à gauche... J'ai tout oublié , lui dis-je. Est-il possible ? dit-elle en fouriant. Cela est très-possible , & cela arrive toujours quand on fait moins d'attention aux avis que l'on reçoit qu'à la personne qui les donne.

Ce que je disois étoit vrai , & elle le prit comme toutes les femmes prennent les choses qui

leur font dues. Elle me fit une légère révérence.

Attendez , me dit-elle , en mettant sa main sur mon bras pour me retenir. Je vais envoyer un garçon dans ce quartier-là porter un paquet : si vous voulez avoir la complaisance d'entrer, il fera prêt dans un moment, & il vous accompagnera jusqu'à l'endroit-même. Elle cria à son garçon qui étoit dans l'arrière-boutique , de se dépêcher , & j'entrai avec elle. Je levai de dessus la chaise où elle les avoit mises les manchettes qu'elle brodoit, elle s'assit sur une chaise basse, & je me mis à côté d'elle.

Allons donc François, dit-elle. Ne vous impatientez pas, je vous prie, Monsieur, il fera prêt dans un moment. Et pendant ce moment, je voudrois, moi, vous dire mille choses agréables pour toutes vos politesses. Il n'y a personne qui ne puisse, par hasard, faire une action qui annonce un bon naturel, mais quand les actions de ce genre se multiplient, c'est l'effet du caractère & du tempérament. Si le sang qui passe dans le cœur est le même que celui qui coule vers les extrémités, je suis sûr, ajoutai-je en lui soulevant le poignet, qu'il n'y a point de femme dans le monde

qui ait un meilleur pouls que le vôtre.... Tâtez-le, dit-elle, en tendant le bras; & aussitôt je saisis ses doigts d'une main, & j'appliquai sur l'artere les deux premiers doigts de mon autre main.

Que ne passiez-vous en ce moment, mon cher ami ! Vous m'auriez vu en habit noir, & dans une attitude grave, aussi attentivement occupé à compter les battemens de son pouls, que si j'eusse guetté le retour du flux & du reflux de la fièvre. Vous auriez ri, mais, peut-être, aussi m'auriez-vous moralisé..... Hé bien ! je vous aurois laissé rire sans m'inquiéter de vos ser-

mons.... Croyez-moi, mon cher Censeur, il y a de bien plus mauvaises occupations dans le monde que celle de tâter le pouls d'une femme..... Oui..... mais d'une grifette?... & dans une boutique toute ouverte?....

Eh ! tant mieux. Quand mes vues sont honnêtes, je ne me mets point en peine de ce qu'on peut dire.





CHAPITRE XXXII.

L E M A R I.

J'AVOIS compté vingt battemens de pouls, & je voulois aller jusqu'à quarante, quand son mari parut à l'improviste, & dérangeria mon calcul. C'est mon mari, dit-elle; & cela ne fait rien. Je recommençai donc à compter. Monsieur est si complaisant, ajoûta-t-elle, qu'en passant près de chez nous, il est venu pour me tâter le pouls. Le mari ôta son chapeau, me salua, & me dit que je lui faisois trop d'honneur.

Il remit aussi-tôt son chapeau ,
& s'en alla.

Bon Dieu ! m'écriai-je en moi-même , est-il possible que ce soit-là son mari ?

Une foule de gens sçavent sans doute ce qui pouvoit m'autoriser à faire cette exclamation , & ils vont se fâcher de ce que je vais l'expliquer à d'autres... A la bonne heure.

Un Marchand de Londres ne semble être avec sa femme qu'un tout , un individu dont une partie brille par les perfections de l'esprit & du corps , & l'autre en possède aussi qui ne sont pas moins utiles. Ils unissent tout cela, vont de pair

& quadrent l'un avec l'autre autant qu'il est possible à un mari & à une femme de s'accorder.

Mais ce n'est pas ainsi que vont les choses à Paris. La puissance législative & exécutive de la boutique n'appartient point au mari : c'est l'empire de la femme , & le mari qui n'y paroît qu'en étranger , y paroît rarement. Il se tient dans l'arrière-boutique ou dans quelque chambre obscure tout seul dans son bonnet de nuit. Fils rustique de la nature , il reste au milieu des hommes , tel que la nature l'a formé. Les femmes par un babillage & un commerce continuel avec tous ceux qui vont

& viennent , font comme ces cailloux de toutes fortes de formes qui , frottés les uns contre les autres , perdent leur rudesse , & prennent quelquefois le poli d'un diamant... Ce pays n'a rien de salique que la Monarchie. On y a cédé tout le reste aux femmes.

Comment trouvez - vous , Monsieur , le battement de mon poulx ? dit-elle. Il est aussi doux , lui dis-je , en la fixant tranquillement , que je me l'étois imaginé... Elle alloit me répondre. Mais François , en entrant , dit , que le paquet de gants étoit fait. Où faut-il le porter ? ... A propos , dis-je , j'en voudrois avoir quelques paires.



CHAPITRE XXXIII.

L E S G A N T S.

LA belle Marchande se leve, passe derriere son comptoir, aveint un paquet & le délie. J'avance vis-à-vis d'elle: les gants étoient tous trop larges: elle les mesura l'un après l'autre sur ma main: cela ne les appetissoit pas. Elle me pria d'en essayer une paire qui ne lui paroissoit pas si grande que les autres.... Elle en ouvrit un, & ma main y glissa tout d'un coup..... Cela ne me convient

pas, dis-je, en remuant un peu la tête. Non, dit-elle, en faisant le même mouvement.

Il y a de certains regards combinés qui, par le mélange des différentes sensations que donnent les humeurs, le bon sens, la gravité, la sottise & toutes les autres affections de l'ame, expliquent plus subtilement ce qu'on a à dire que tous les langages variés de la Tour de Babel ne pourroient l'exprimer..... Ils se communiquent & se faisoient avec une telle promptitude qu'on ne sçait auquel des deux attribuer ce qu'ils ont de bon ou de dangereux..... Pour moi je laisse à Messieurs

les dissertateurs le soin de grossir de ce sujet leurs agréables volumes..... Il me suffit de répéter que les gants ne convenoient pas..... Nous repliâmes tous deux nos mains dans nos bras en nous appuyant sur le comptoir. Il étoit si étroit qu'il n'y avoit de place entre nous que pour le paquet de gants.

La jeune Marchande regardoit quelquefois les gants, ensuite la fenêtre, puis les gants... & jettoit de temps en temps les yeux sur moi.... Elle ne disoit mot, & je n'étois pas disposé à rompre le silence..... Je suivois en tout son exemple.

Mes yeux se portoient tour à tour sur elle , & sur la fenêtré & sur les gants.

Mais je perdis beaucoup dans toutes ces attaques d'imitation. Elle avoit des yeux noirs , vifs , qui dardoient leurs rayons à travers deux longues paupieres de soie , & ils étoient si perçans qu'ils pénétroient jusqu'à mon cœur. . . Cela peut paroître étrange. . . Mais je ne m'étois interdit que le voyage de Bruxelles. . . Ah ! Lifette , Lifette !

N'importe , dis - je , en prenant sur le champ ma résolution. . . Je vais m'accommoder de ces deux paires de gants.

On ne me les surfit pas d'un fol ; & je fus sensible à ce procédé. J'aurois voulu qu'elle eût demandé quelque chose de plus, & j'étois embarrassé de pouvoir le lui dire..... Croyez-vous , Monsieur , me dit-elle , en devinant mon embarras , que je voudrois demander seulement un fol de trop à un étranger. . . & sur tout à un étranger dont la politesse , plus que le besoin de gants , l'engage à prendre ce qui ne lui convient pas , & à se fier à moi ? Est-ce que vous m'en auriez cru capable ? ... Moi ? Non , je vous assure. Mais vous l'auriez fait que je vous l'aurois

pardonné de tout mon cœur...

Je payai ; &, en la saluant, un peu plus profondément que cela n'est d'usage, je la quittai ; & le garçon avec son paquet me suivit.



CHAPITRE XXXIV.

LA TRADUCTION.

ON me mit dans une loge où il n'y avoit qu'un vieil Officier. J'aime les Militaires dont les mœurs font adoucies par une profession qui développe souvent les mauvaises qualités de ceux qui font méchans. J'en ai connu un que la mort m'a enlevé depuis long-temps. Mais je me fais un plaisir de le nommer ; c'étoit le Capitaine Schandy , le plus cher de tous mes amis. Je ne puis penser à la douceur & à l'humanité de ce
brave

brave homme , fans verser des larmes , & j'aime , à cause de lui, tout le corps des vétérans. J'enjambai sur le champ les deux bancs qui étoient derrière moi, pour me placer à côté de l'Officier qui étoit dans la loge.

Il lisoit attentivement une petite brochure qui étoit , probablement , une des pieces qu'on alloit jouer. Je fus à peine assis qu'il ôta ses lunettes , les enferma dans un étui de chagrin , & mit le livre & l'étui dans sa poche. Je me levai à demi pour le saluer.

Qu'on traduise ceci dans tous les langages du monde ; en voici le sens.

Partie I.

O

„ Voilà un pauvre étranger
 „ qui entre dans la loge... Il a
 „ l'air de ne connoître perfon-
 „ ne , & il demeureroit fept ans
 „ à Paris qu'il n'y connoîtroit
 „ qui que ce foit , fi tous ceux
 „ dont il approcheroit tenoient
 „ leurs lunettes fur le nez....
 „ C'est lui fermer la porte de la
 „ converfation : ce feroit le trai-
 „ ter pire qu'un Allemand. ”

Le vieil Officier auroit pu di-
 re tout cela à haute voix , & je
 ne l'aurois pas mieux entendu...
 Je lui aurois , à mon tour , tra-
 duit en François le falut que je
 lui avois fait : je lui aurois dit
 „ que j'étois fenfible à fon at-
 „ tention , & que je lui en

„ rendois mille graces. ”

Il n'y a point de secret qui aide plus au progrès de la sociabilité que de se rendre habile dans cette manière abrégée de se faire entendre. On gagne beaucoup à pouvoir expliquer en termes intelligibles les regards, les gestes & toutes leurs différentes inflexions. Je m'en suis fait une telle habitude, que je n'exerce presque cet art que machinalement. Je ne marche point dans les rues de Londres que je ne traduise tout du long du chemin, & je me suis souvent trouvé dans des cercles dont j'aurois pu rapporter, quoiqu'on n'y eût pas dit qua-

tre mots , vingt conversations différentes ou les écrire , fans risquer de dire quelque chose qui n'auroit pas été vrai.

Un soir que j'allois au Concert , comme je me présentois à la porte pour entrer , la Marquise de F. sortoit de la salle avec une espece de précipitation , & elle étoit presque sur moi que je ne l'avois pas vue. Je fis un saut de côté pour la laisser passer. Elle fit de même & du même côté , & nos têtes se touchèrent... Elle alla aussi-tôt de l'autre côté , & un mouvement involontaire m'y porta , & je m'opposai encore innocemment à son passage....

Cela se répéta encore malgré nous jusqu'au point de nous faire rougir... A la fin je fis ce que j'aurois dû faire dès le commencement, je me tins tranquille, & la Marquise passa sans difficulté. Je sentis aussi-tôt ma faute, & il n'étoit pas possible que j'entraisse sans la réparer autant qu'il me seroit possible. Pour cela je suivis la Marquise des yeux jusqu'au bout du passage. Elle tourna deux fois les siens vers moi, & sembloit marcher de façon à me faire juger qu'elle vouloit faire place à quelqu'autre qui voudroit passer.... Non, non, dis-je. C'est là une mauvaise traduction. Elle a droit

d'exiger que je lui fasse des excuses , & l'espace qu'elle laisse , n'est que pour me donner la facilité de lui en faire... Je cours donc à elle , & lui demande pardon de l'embarras que je lui avois causé en lui disant que mon intention étoit de lui faire place. . . Elle dit qu'elle avoit eu le même dessein à mon égard... & nous nous remerciâmes réciproquement. Elle étoit au haut de l'escalier , & ne voyant point d'Ecuyer près d'elle , je lui offris la main pour la conduire à sa voiture. . . . Nous descendîmes l'escalier en nous arrêtant presque à chaque marche pour parler du Concert

qu'on alloit donner , & de notre aventure. Elle étoit déjà dans son carosse que nous en parlions encore. J'ai fait six efforts différens , lui dis-je , pour vous laisser passer... Et moi , j'en ai fait autant pour vous laisser entrer... Je voudrois bien , lui dis-je , que vous en fissiez un septieme. . . . Très-volontiers , dit-elle , en me faisant place... La vie est trop courte pour s'occuper de tant de formalités. . . . Je montai dans la voiture , & je l'accompagnai chez elle... Que devint le Concert ? Ceux qui y étoient le sçavent mieux que moi. Je ne veux qu'ajouter que la liaison

agréable que je formai , me fit plus de plaisir que si l'on m'eût payé un million pour ma traduction.





CHAPITRE XXXV.

LE NAIN.

JE n'ai jamais oui dire que quelqu'un, si ce n'est une seule personne que je nommerai probablement dans ce Chapitre, eût fait une remarque que je fis au moment même que je jettai les yeux sur le parterre. Je ne me souvenois même pas trop qu'on l'eût faite, & le jeu inconcevable de la nature, en formant un si grand nombre de Nains, m'en frappa plus vivement. Elle se joue, sans doute, de tous les pauvres hu-

mains dans tous les coins de l'Univers, mais à Paris, il semble qu'elle ne mette point de bornes à ses amusemens... La bonne Déesse paroît aussi gaie qu'elle est sage.

J'étois à l'Opéra Comique, mais toutes mes idées n'y étoient pas renfermées, & elles se promenoient dehors comme si j'y avois été moi-même... Je mesurois, j'examinois tous ceux que je rencontrois dans les rues. C'étoit une tâche mélancolique sur-tout quand la taille étoit petite... le visage très-brun, les yeux vifs, le nez long, les dents gâtées, la mâchoire de travers... Je souffrois

de voir tant de malheureux que la force des accidens avoit chassés de la classe où ils devoient être, pour les contraindre à faire nombre dans une autre.... Les uns, à cinquante ans, paroissoient à peine être des enfans par leur taille ; les autres étoient noués, rachitiques, bossus, ou avoient les jambes tortues. Ceux-ci étoient arrêtés dans leur croissance dès l'âge de six ou sept ans par les mains de la nature ; ceux-là ressembloient à des pommiers nains qui, dès leur première existence, font voir qu'ils ne parviendront jamais à la hauteur commune des autres ar-

bres de la même espece.

Un Médecin voyageur diroit, peut-être, que tout cela ne provient que de bandages mal faits & mal appliqués..... Un Médecin sombre diroit que c'est faute d'air ; & un Voyageur curieux, pour appuyer ce système, se mettroit à mesurer la hauteur des maisons, le peu de largeur des rues, & la petitesse extrême des bouges où, au sixieme ou septieme étage, les gens du peuple mangent & couchent ensemble.

M. Shandy, qui avoit sur bien des choses des idées fort extraordinaires, foutenoit, en causant un soir sur cette ma-

tiere, que les enfans pouvoient devenir fort grands lorsqu'ils étoient venus au monde fans accident : mais, ajoutoit-il, en plaisantant, le malheur des habitans de Paris est d'être si étroitement logés, que je m'étonne qu'ils y trouvent assez de place pour faire même leurs enfans... Aussi que font-ils ? Des riens ; car n'est-ce pas ainsi, après vingt ou vingt-cinq ans de tendres soins & de bonne nourriture, qu'on doit appeller une chose qui n'est pas devenue plus haute que la jambe... M. Shandy, qui étoit toujours très-laconique, en resta là, & il ne dit rien des moyens qu'il

y auroit de rendre les hommes plus géans que nains.

Je n'en dirai rien moi-même.... Ce n'est pas ici un ouvrage de raisonnement , & je m'en tiens à la fidélité de la remarque qui peut se vérifier dans toutes les rues & dans tous les carrefours de Paris. Je descendois un jour de la place du Palais Royal , au Quai du Louvre , par la rue Froidmanteau , j'apperçus un petit garçon qui avoit de la peine à passer le ruisseau , & je lui tendis la main pour l'aider. Quelle fut ma surprise en jettant les yeux sur lui ! Le petit garçon avoit au moins quarante ans.... Mais

il n'importe, dis-je. . . . Quelque autre bonne ame en fera autant pour moi quand j'en aurai quatre vingt-dix.

Je sens en moi, je ne sçais quels principes d'égards & de compassion pour cette portion défectueuse & diminutive de mon espece. . . Ils n'ont ni la force ni la taille pour se pousser & pour figurer dans le monde. . . . Je n'aime point qu'on les humilie. . . . Et je ne fus pas si-tôt assis à côté de mon vieil Officier, que j'eus le chagrin de voir qu'on se mocquoit d'un bossu au bas de la loge où nous étions.

Il y a, entre l'orchestre &

la premiere loge du côté , un espace où beaucoup de Spectateurs se réfugient quand il n'y a plus de place ailleurs. On y est debout quoiqu'on paie aussi cher que dans l'orchestre. Un pauvre haire de cette espee s'étoit glissé dans ce lieu incommode. Il étoit entouré de personnes qui avoient , au moins , deux pieds & demi plus que lui. . . . & le nain bossu souffroit prodigieusement : mais ce qui le gênoit le plus , étoit un homme de plus de six pieds de haut , épais à proportion , Allemand par dessus tout cela , qui étoit précisément devant lui , & lui déroboit absolument
la

la vue du théâtre & des Acteurs. Mon nain faisoit ce qu'il pouvoit pour jeter un coup d'œil sur ce qui se passoit , il cherchoit à profiter des ouvertures qui se faisoient quelquefois entre les bras de l'Allemand & son corps , il guettoit d'un côté, étoit à l'affût de l'autre : mais ses soins étoient inutiles ; l'Allemand se tenoit massivement dans une attitude quarrée. Il auroit été aussi bien au fonds d'un puits. Fatigué , enfin , de ne point voir , il étendit en haut très-civilement sa main jusqu'au bras du géant. . . & lui conta sa peine. . . L'Allemand tourne la tête , jette

Partie I.

P

en bas les yeux sur lui , comme Goliath sur David. . . . & sans sentiment se remet dans sa situation.

Je prenois en ce moment une prise de tabac dans la tabatiere de corne du bon Moine. . . Ah ! votre esprit doux & poli , mon cher P. Laurent , & qui est si bien modelé pour supporter & pour souffrir , auroit prêté une oreille complaisante aux plaintes de ce pauvre nain!..

Le vieil Officier me vit lever les yeux avec émotion en faisant cette apostrophe , & me demanda ce qu'il y avoit.

Je lui contai l'histoire en

trois mots , en ajoutant que cela étoit inhumain.

Le Nain étoit poussé à bout , & dans les premiers transports , qui sont , communément , déraisonnables , il dit à l'Allemand qu'il couperoit sa longue queue avec ses ciseaux... L'Allemand le regarda froidement , & lui dit qu'il étoit le maître s'il pouvoit y atteindre.

Oh ! quand l'injure est suivie de l'insulte , tout homme qui a du sentiment , prend le parti de celui qui est offensé , tel qu'il soit... Et j'aurois volontiers sauté en bas pour aller au secours de l'opprimé...
Le vieil Officier le soulagea

avec beaucoup moins de fracas... Il fit signe à la sentinelle, & lui montra le lieu où se passoit la scène. La sentinelle y pénétra... Il n'y avoit pas besoin d'explication, la chose étoit visible... Le soldat fit reculer l'Allemand, & plaça le Nain devant l'épais géant... Cela est bien fait ! m'écriai-je, en frappant des mains... Vous ne souffririez pas une chose semblable en Angleterre, dit le vieil Officier.

En Angleterre, Monsieur, lui dis-je, nous sommes tous assis à notre aise...

Il voulut apparemment me donner quelque satisfaction de

SENTIMENTAL. 229
moi-même, & me dit, voilà
un bon mot... Je le regardai...
& je vis bien qu'un bon mot
a toujours de la valeur à Paris...
Il m'offrit une prise de tabac.





CHAPITRE XXXVI.

L A R O S E.

MON tour vint de demander au vieil Officier ce qu'il y avoit... J'entendois de tous côtés crier du parterre ; *haut les mains, Monsieur l'Abbé, & cela m'étoit tout aussi incompréhensible qu'il avoit peu compris ce que j'avois dit en parlant du Moine.*

Il me dit que c'étoit apparemment quelqu'Abbé qui se trouvoit placé dans une loge derriere quelques grifettes, & que le parterre l'ayant vu, il

vouloit qu'il tint ses deux mains en l'air pendant la représentation...

Ah ! comment soupçonner , dis - je , qu'un Ecclésiastique puisse être un filou ? l'Officier sourit. . . & , en me parlant à l'oreille , il m'ouvrit une porte de connoissances dont je n'avois pas encore eu la moindre idée.

Bon Dieu ! dis-je en pâlis-
sant d'étonnement , est-il possi-
ble qu'un peuple si rempli de sen-
timens ait , en même temps , des
idées si étranges , & qu'il se
démence jusqu'à ce point... Quel-
le grossiereté ! ajoutai-je.

L'Officier me dit : c'est

une raillerie piquante qui a commencé au théâtre contre les Ecclésiastiques du temps que Moliere donna son tartuffe.... Mais cela se passe peu à peu avec le reste de nos mœurs gothiques..... Chaque nation , continua-t-il , a des raffinemens & des grossièretés qui regnent pendant quelque temps , & se perdent par la suite... J'ai été dans plusieurs pays , & je n'en ai pas vu un seul où je n'aie trouvé des délicatesses qui manquoient dans d'autres. . . . Le pour & le contre se trouvent dans chaque nation.... Il y a une balance de bien & de mal par-tout. Il ne s'agit que de la

bien observer. C'est le vrai préservatif des préjugés que le vulgaire d'une nation prend contre une autre.... Un voyageur a l'avantage de voir beaucoup & de pouvoir faire le parallèle des hommes & de leurs mœurs, & par là il apprend à savoir vivre, & à nous entre-souffrir. Une tolérance réciproque, nous engage à nous entr'aimer.... Il me fit, en disant cela, une inclination, & me quitta.

Il me tint ce discours avec tant de candeur & de bon sens, qu'il justifia les impressions favorables que j'avois eues de son caractère..... Je croyois ai-

mer l'homme..... mais je craignois de me méprendre sur l'objet..... Il venoit de tracer ma façon de penser propre..... Je n'aurois pas pu l'exprimer aussi bien; c'étoit la seule différence.

Rien n'est si incommode pour un cavalier que d'avoir un cheval entre ses jambes qui dresse les oreilles, & fait des écarts à chaque objet qu'il apperçoit : cela m'inquiète fort peu..... Mais j'avoue franchement que j'ai rougi plus d'une fois pendant le premier mois que j'ai passé à Paris, d'entendre prononcer de certains mots auxquels je n'étois pas accoutumé. Je croyois qu'ils

étoient indécens, & ils me soulevoient..... Mais je trouvai le second mois qu'ils étoient sans conséquence, & ne bleffoient point la pudeur.

Madame de R. après six semaines de connoissance me fit l'honneur de me mener avec elle à deux lieues de Paris dans sa voiture..... On ne peut être plus polie, plus vertueuse & plus modeste qu'elle dans ses expressions..... en revenant, elle me pria de tirer le cordon.... Avez-vous besoin de quelque chose? lui dis-je..... Rien que de.... dit-elle..... Une prude auroit déguisé la chose sous le nom de son petit tour.

Ami voyageur , ne troublez point Madame de R..... Et vous , belles Nymphes , qui faites les mystérieuses , allez cueillir des roses , effeuillez-les sur le sentier où vous vous arrêterez.... Madame de R.... n'en fit pas davantage.... Je lui avois aidé à descendre de carosse , & j'eusse été le Prêtre de la Chaste Castalie que je ne me ferois pas tenu dans une attitude plus décente & plus respectueuse près de sa fontaine.

Fin de la premiere Partie.



